

LES LIMITES DU TRANSCENDANTAL

sous la direction de
Jean-Baptiste Fournier
& Laura Tavernier



PHILOSOPHIES

Si la philosophie transcendantale se définit de prime abord comme une pensée des limites de la pensée, alors penser les limites du transcendantal semble nous enfermer dans une mise en abyme pour le moins douteuse. Mais les limites du transcendantal ne sont pas du même ordre que les limites que fixe la critique, qui en est inséparable, et ce qu'il s'agira de penser ici n'est au fond rien d'autre que les difficultés inhérentes aux thèses et aux questionnements transcendantsaux ainsi que l'extension de ce qu'il convient d'appeler « philosophie transcendantale » après Kant.

L'intuition directrice de cet ouvrage est que la fidélité même au transcendantalisme exige d'en redéfinir les frontières et d'imposer certains reformatages aux thèses canoniques de l'idéalisme transcendantal. Aussi faut-il porter le transcendantal à ses limites, tant en un sens conceptuel qu'historique, et délimiter corrélativement la sphère transcendantale. Quatre limites du transcendantal sont mises au jour dans cet ouvrage : sa limite métaphysique ou spéculative (en lien avec le problème de la genèse de la sphère d'expériences et des questions transcendantsales), sa limite empirique (autour de la question de l'acquisition et de l'historicité du transcendantal), ses limites épistémologiques (les reformatages exigés par les sciences modernes) et, enfin, les bornes qu'il est nécessaire d'assigner, historiquement, au transcendantalisme.

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Jean-Baptiste Fournier est maître de conférences en histoire de la philosophie allemande contemporaine à Sorbonne Université. Il a publié Carnap et la question transcendantale (Paris, Vrin, 2021) et, à Sorbonne Université Presses, il a codirigé un ouvrage collectif intitulé *Edifier un monde : la notion d'Aufbau chez Carnap et en phénoménologie* (2022), avec Dominique Pradelle et Julien Farges.

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure et agrégée de philosophie, Laura Tavernier prépare actuellement une thèse intitulée « Kant et le problème du donné », sous la direction d'Antoine Grandjean.

GRAMMATICAL OU TRANSCENDANTAL ?
LE SENS DU POSSIBLE SANS CONDITIONS

Élise Marrou

Collection « Philosophies »
dirigée par Marwan Rashed

série « Histoire des philosophies »

Édifier un monde.

Autour de la notion d'Aufbau chez Carnap et en phénoménologie
Julien Farges, Jean-Baptiste Fournier & Dominique Pradelle (dir.)

L'Or dans la boue.

Leibniz et les philosophies antiques et médiévales
Vincent Carraud (dir.)

Montrer l'Âme.

Lecture du Phèdre de Platon
Anca Vasiliu

Malebranche.

Mathématiques et philosophie
Claire Schwartz

La Jeune Fille et la Sphère.

Études sur Empédocle
Marwan Rashed

série « Philosophie contemporaine »

Les Arts et les Images.

Dialogues avec Dominic McIver Lopes
Laure Blanc-Benon (dir.)

Le Monde en projets.

Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman
Alexis Anne-Braun

LES LIMITES DU TRANSCENDANTAL

Jean-Baptiste Fournier
& Laura Tavernier (dir.)

Ouvrage publié avec le concours
de l'UR 3552 « Métaphysique : histoires, transformations, actualité »
et de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-5340-8
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0765-4
© Sorbonne Université Presses, 2024

Mise en page Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)/3 d2s (Paris)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

Les limites historiques du transcendantal

GRAMMATICAL OU TRANSCENDANTAL ? LE SENS DU POSSIBLE SANS CONDITIONS

Élise Marrou

La limite de la langue se montre dans l'impossibilité de décrire le fait qui correspond à une proposition (qui est sa traduction) sans, justement, répéter la proposition. (Nous avons affaire ici à la solution kantienne du problème de la philosophie.)¹

Dans le cadre de la réflexion commune menée dans ce volume, la pensée de Wittgenstein occupe une place à part, car elle présente cette particularité d'avoir été lue comme une démarche s'inscrivant de plein droit dans la tradition transcendantale et comme l'une des plus radicales entreprises de détranscendantalisation. La position de Wittgenstein à l'égard de « la question transcendantale² » n'a dès lors rien d'évident. C'est cette ambivalence prise au sens littéral que nous nous proposons dans la présente contribution de comprendre : comment le *Tractatus* et les *Recherches* ont-ils pu être interprétés l'un et l'autre comme un kantisme réformé de l'intérieur par le *linguistic turn*, et comme une mise en question décisive et définitive de l'approche kantienne ? Nous entrerons d'emblée dans le vif du sujet en examinant les raisons qui pourraient plaider pour une lecture transcendantale du *Tractatus*, avant d'en montrer la faiblesse. Notre ambition n'est toutefois pas seulement critique. Nous tenterons

- 1 Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, trad. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1984, p. 22.
- 2 Pour reprendre partiellement le titre de l'ouvrage de Jean-Baptiste Fournier, *Carnap et la question transcendantale*, Paris, Vrin, 2021.

d'établir que la voie grammaticale explorée par Wittgenstein dans les *Recherches* fournit dès le début des années trente une relève à la démarche transcendante : l'exigence descriptive telle que Wittgenstein la redéfinit met en œuvre un sens du possible qui est bel et bien distinct d'un recours à des conditions de possibilité de l'expérience.

Une précision s'impose avant de nous immerger dans le *Tractatus* : dans ce parcours, nous nous appuyerons sur trois acceptions du terme « transcendantal » que nous examinerons successivement. La première est celle que Kant donne, dès l'introduction à la première *Critique*, à toute connaissance « qui s'occupe en général non pas tant d'objets que de notre mode de connaissance des objets en tant qu'il est possible en général³ ». Cette distinction est reprise dans les *Prolégomènes* : « le terme de transcendantal chez moi ne désigne jamais un rapport de notre connaissance aux choses, mais seulement à la *faculté de connaître*⁴ ». Kant n'hésite pas à définir le criticisme au § 57 comme « une critique scrupuleuse [qui surveille] les limites de notre raison relativement aussi à son usage empirique et [qui met] un terme à ses prétentions⁵ ». La distinction entre scepticisme et criticisme, entre la censure humienne et la critique kantienne, ne permet pas seulement de comprendre, selon les termes de la « Discipline », la distinction entre bornes et limites (là où les limites permettent de dégager le pouvoir de la raison et toutes les connaissances pures *a priori* dont elle est capable, les bornes ne contiennent que des négations), mais celle également qui sépare un usage transcendantal d'un usage transcendant de nos principes (« nos principes qui bornent l'usage de la raison à la seule expérience possible pourraient eux-mêmes devenir *transcendants* et donner les bornes de notre raison pour bornes

3 *Critique de la raison pure*, Introduction, VII, B 25, trad. fr. Alexandre J.-L. Delamarre & François Marty, *Œuvres philosophiques*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 777.

4 *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Ak. IV, 293 (*Kants Gesammelte Schriften*, Berlin, 1902 sq., rééd. Berlin, Walter de Gruyter, 1968 sq. [désormais Ak.], avec indication du tome en chiffres romains et de la page en chiffres arabes) ; trad. fr. Jacques Rivelaygue, *Œuvres philosophiques*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1985, p. 64.

5 *Ibid.*, Ak. IV. 351 ; trad. fr. p. 134.

de la possibilité des choses mêmes⁶ ». Il faut garder à l'esprit ces textes célèbres, car ils ont puissamment irrigué l'interprétation transcendantale du *Tractatus*, largement dominante lors de sa première réception.

La seconde déclinaison du transcendantal est celle employée par l'auteur du *Monde comme volonté et représentation*. Schopenhauer a fait subir à la démarche kantienne un certain nombre d'infléchissements décisifs pour interpréter la séquence du *Tractatus* portant sur le solipsisme (TLP, 5,67). Ce second lieu du transcendantal est étroitement lié à « la supériorité » que Wittgenstein accorde à l'éthique⁸. Wittgenstein se réapproprie également un certain héritage du *Monde* à l'œuvre dans deux ouvrages d'Otto Weininger, *Geschlecht und Charakter* et *Über die letzten Dinge*⁹. Le *Monde* apparaît ainsi comme la source de l'une des deux mentions du transcendantal¹⁰ dans le *Tractatus* en 6.421 : « Il est clair que l'éthique ne se laisse pas énoncer, l'éthique est transcendantale (éthique et esthétique sont une seule et même chose) ». Autant sur le

6 *Ibid.*

7 Pour n'en donner qu'un exemple significatif : « On pourrait dire (à la manière de Schopenhauer) : ce n'est pas le monde de la représentation qui est bon ou mauvais, mais le sujet du vouloir. » (*Carnets*, trad. fr. Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1971, p. 149).

8 Nous citons le *Tractatus* dans la traduction de Gilles-Gaston Granger : *Tractatus logico-philosophicus* [désormais abrégé TLP], Paris, Gallimard, 1993, 6.42 : « C'est pourquoi il ne peut y avoir de propositions éthiques. Les propositions ne peuvent rien exprimer de Supérieur ».

9 Le lecteur pourra se reporter à *Geschlecht und Charakter*, trad. fr. Daniel Renaud, *Sexe et caractère*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975, p. 134-157 ; ainsi qu'à *Über die letzten Dinge*, trad. fr. Jacques Le Rider, *Des Fins ultimes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1981, p. 193 : « Réfuter le solipsisme ne serait pas compatible avec l'éthique, pas plus que la possibilité de démontrer l'existence de son propre Moi. Il est donc inclus dans l'idée d'âme que je ne puisse démontrer l'existence ni de ma propre âme, ni de celle d'autrui. Si elle pouvait être dérivée d'autre chose, elle ne serait pas une fin. Il se produit constamment des tentatives de réfutation du solipsisme ; au cours des vingt dernières années, il ne s'en est pas écoulé une, sans que l'on entende parler d'au moins l'une de ses tentatives. On ne comprend manifestement pas l'idée essentielle qui s'exprime dans ces termes : "Le monde est ma représentation". »

10 Rappelons qu'il n'y a que deux occurrences de transcendantal dans le traité, celle que nous avons citée et TLP, 6.13 : « La logique est transcendantale ».

plan propositionnel, Wittgenstein se refuse à distinguer plusieurs types de non-sens, autant dans la dynamique ascendante du *Tractatus*, une distinction se met en place entre un plan strictement propositionnel qui décrit (ou explique) les faits et celui qui concerne la manière dont nous nous approprions ce que nous disons, plan que Wittgenstein désigne comme celui de la valeur et qu' Eli Friedlander nomme dans *Signs of sense*¹¹ « signifiante ».

Une dernière acception du transcendantal engage enfin une confrontation avec Husserl et Carnap, lorsqu'en février 1929, Wittgenstein s'efforce de restituer les formes de l'expérience qu'il appelle alors primaire, projet phénoménologique qu'il abandonnera pour adopter une méthode grammaticale. C'est ce troisième lieu du transcendantal, moins exploré par les commentateurs de Wittgenstein, qui permet de comprendre comment l'approche grammaticale s'est elle-même définie par cette prise de distance à l'égard du projet phénoménologique initial, celui-là même dans lequel Carnap a également puisé en rédigeant l'*Aufbau*.

LA LECTURE TRANSCENDANTALE DU *TRACTATUS*

LES LECTURES KANTIENNES DU *TRACTATUS*

Lorsque nous examinons de plus près l'ambition affichée par l'auteur du *Tractatus* dans la préface de son premier ouvrage, nous trouvons celle de tracer de l'intérieur les limites du pensable, c'est-à-dire de l'exprimable :

Le livre traite des problèmes philosophiques et montre – à ce que je crois – que leur formulation repose sur une mauvaise compréhension de la logique de notre langue. On pourrait résumer en quelque sorte tout le sens du livre en ces termes : tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence. Le livre tracera donc une limite à l'acte de penser – ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une limite à l'acte de penser,

¹¹ Eli Friedlander, *Signs of sense: reading Wittgenstein's Tractatus*, Cambridge (MA), Harvard UP, 2001.

nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette limite (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser). La limite ne pourra être tracée que dans la langue et ce qui est au-delà de cette limite sera simplement dépourvu de sens¹².

Si on met en regard les termes de la « Discipline » avec l'ambition affichée ici par l'auteur du *Tractatus*, il est tentant d'y voir un kantisme revu et transformé par le *linguistic turn* : mettre au jour les limites de ce que nous pouvons exprimer avec sens de manière à faire apparaître le reste comme dépourvu de sens. Aussi les premiers lecteurs du *Tractatus* n'ont-ils pas manqué de l'inscrire dans la tradition transcendantale au point de définir son activité clarificatrice comme une forme de criticisme :

La définition la plus simple qu'on puisse donner de la philosophie de Wittgenstein consiste à dire qu'elle est critique au sens kantien. Kant fait une critique de la pensée, et Wittgenstein une critique de l'expression de la pensée. L'entendement humain est un instrument qui a ses limites, et la philosophie doit l'amener à faire retour sur lui-même, à découvrir ses propres limites et à les tracer dans un geste d'humilité tout à fait salutaire¹³.

Peter Hacker défend lui aussi que l'ambition du *Tractatus* est de fournir une critique non de la raison pure, mais du langage. Il n'hésite pas à voir dans le *Tractatus* des *Prolégomènes à la critique d'une métaphysique future* :

A critique is an investigation into the limits of a faculty. [...] The *Tractatus* aimed to clarify the principles for a critique of language and its use. The limits of the thinkable are set in language, determined by the essential nature of representation. What lies beyond those limits cannot be said. The totality of genuine propositions constitutes the thinkable; the totality of true propositions constitutes the whole of "natural science", the sphere

12 TLP, préface, *op. cit.*, traduction légèrement modifiée, p. 31.

13 David Pears, *The False Prison, a study of the development of Wittgenstein's philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 1987; trad. fr. Christiane Chauviré, *La pensée-Wittgenstein*, Paris, Aubier, 1993, p. 15. L'auteur précise toutefois que cette présentation doit être « nuancée » (*ibid.*).

of possible knowledge. In specifying the limits of language, philosophy sets limits to the much disputed sphere of natural science, the sphere of possible knowledge¹⁴.

On retrouve ici, sous une autre guise, le diagnostic kantien selon lequel la raison humaine a cette destinée particulière d'être accablée par des questions auxquelles elle ne peut répondre. Selon Hacker, le *Tractatus* s'offre comme une radicalisation du projet kantien, plutôt que comme sa simple transposition linguistique. Il souligne en effet que la méthode de Wittgenstein engage de son propre aveu une révolution copernicienne :

266

J'ai été très étonné par certaines de ses déclarations sur ce qui distinguait la philosophie au sens où ce qu'il faisait pouvait être appelé philosophie (c'est ce qu'il appelait philosophie moderne) de ce que l'on avait traditionnellement appelé de ce nom. Selon lui, ce qu'il faisait constituait une discipline nouvelle et non une simple étape dans un développement continu. Il y avait désormais en philosophie un nœud [*kink*] dans le développement de la pensée humaine comparable à ce qui s'était produit lorsque Galilée et ses contemporains avaient inventé la dynamique, une nouvelle méthode avait été découverte, comme cela s'était produit lorsque la chimie s'était émancipée de l'alchimie¹⁵.

Wittgenstein reprend ici de manière tout à fait délibérée les termes qu'utilisait Kant pour décrire la révolution accomplie par la première *Critique*. Il assume ainsi cette filiation, mais souligne également que le tournant accompli par sa méthode engage une *nouvelle* révolution copernicienne. On peut voir dans le § 108 des *Recherches philosophiques* l'approfondissement de ce tournant copernicien qu'accomplit le second

14 Peter Hacker, *Insight and Illusion, Themes in the Philosophy of Wittgenstein*, Third edition, London/New York, Anthem Press, 2021, p. 22-3.

15 George Edward Moore, *Wittgenstein's Lectures, Cambridge 1930-1933: From the Notes of G. E. Moore*, éd. David G. Stern, Brian Rogers & Gabriel Citron, Cambridge, Cambridge University Press, 2016; trad. fr. Jean-Pierre Cometti, *Cours de Wittgenstein, 1930-1933*, Mauvezin, TER, 1997, p. 138.

Wittgenstein : « Nos considérations doivent tourner, mais autour de l'axe de notre besoin véritable¹⁶ ».

En quoi consiste cette révolution accomplie par le *Tractatus*, si on entend la comprendre autrement que dans les termes imagés d'une délimitation interne¹⁷ ? L'enjeu paraît être ici d'isoler ce que nous pouvons dire avec sens selon les indications données en 6.53 :

La méthode correcte consisterait dès lors à ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions des sciences de la nature – quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à faire avec la philosophie –, puis quand quelqu'un d'autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. Cette méthode serait insatisfaisante pour l'autre – qui n'aurait pas le sentiment que nous lui avons enseigné de la philosophie – mais *ce* serait la seule strictement correcte¹⁸.

La tâche de clarification de la philosophie se double d'une seconde fonction que Peter Hacker nomme « dialectique¹⁹ ». Le *Tractatus* aurait apporté une réponse définitive aux problèmes de la philosophie en délimitant une fois pour toutes ce que nous pouvons dire avec sens. Délimiter ce qu'on peut concevoir, ce serait assigner aux propositions des conditions pour qu'elles soient pourvues de sens et, par là, assigner au sens lui-même des critères que les propositions métaphysiques, mais également éthiques et esthétiques ne pourraient, pour des raisons de principe, respecter. L'auteur du *Tractatus* dégagerait moins des prétentions de la raison à penser quoi que ce soit que la prétention des propositions à dire quoi que ce soit de sensé. Wittgenstein paraît lui-même reconnaître cette filiation kantienne en s'inscrivant dans la lignée d'une tradition qui

16 Nous citons les *Recherches* dans la traduction d'Élisabeth Rigal *et al.*, Paris, Gallimard, 2004, ici le § 108.

17 TLP, 4.113-4 : « La philosophie délimite le territoire contesté de la science de la nature. Elle doit marquer les frontières du pensable, et partant de l'impensable. Elle doit délimiter l'impensable de l'intérieur par le moyen du pensable. »

18 TLP, 6.53.

19 Peter Hacker, *Insight and Illusion, op. cit.*, p. 24.

ne part pas du *cogito*, mais de « ce que nous savons être tel et tel et de poursuivre en examinant la validité de ce que nous supposons que nous savons²⁰ ». Par cette formule, Wittgenstein semble ici donner son plein aval à la démarche kantienne. La question porte toutefois sur ce dernier point : le *Tractatus* met-il à l'épreuve de manière réflexive « la validité de ce que nous supposons que nous savons » ? Pour les tenants d'une lecture transcendantale mentionnés jusqu'à présent, la réponse est affirmative : le *Tractatus* met au jour les conditions de possibilité d'un usage sensé du langage.

268

On le voit clairement : l'ambition du *Tractatus* est ici reformulée dans les termes kantien de la « Méthodologie ». Un second argument textuel semble aller dans le sens d'une lecture transcendantale du *Tractatus* : l'opposition constante de Wittgenstein à l'empirisme, aussi bien à l'empirisme classique qu'à l'empirisme de Russell ou à celui – radical – de James. Cette critique virulente de la tradition empiriste, qui se prolongera jusqu'aux derniers écrits, semble par conséquent ancrer définitivement le *Tractatus* dans une tradition kantienne, dont les commentateurs se contentent souvent de souligner qu'il s'agit d'un kantisme revisité par le tournant linguistique, ou d'un néokantisme qui trouvait des avocats, plus récents, en la personne de Peter Strawson ou de John McDowell. Chacun des traits de cette interprétation transcendantale se retrouve dans l'interprétation des *Recherches philosophiques*, la grammaire étant alors caractérisée comme ce qui permet de distinguer les énoncés pourvus de sens de ceux qui en sont dépourvus. La question se pose toutefois de savoir si le *Tractatus*, tout particulièrement en 3.23 : « Requérir la possibilité des signes simples, c'est requérir que le sens soit déterminé²¹ », formule les conditions de possibilité pour qu'un énoncé soit pourvu de sens. Est-ce dans un esprit proche que Wittgenstein souligne en 6.13 que la logique

20 *Cours de Cambridge 1930-1932*, trad. fr. Élisabeth Rigal, Mauvezin, TER, 2004, p. 83 : « Hume, Descartes et certains autres ont essayé de commencer avec une proposition telle que *Cogito ergo sum* et de produire à partir d'elle d'autres propositions. Kant a désapprouvé cette façon de faire et a commencé par ce que ce que nous savons être tel et tel et il a poursuivi en examinant la validité de ce que nous supposons que nous savons ».

21 TLP, 3.23 (traduction légèrement modifiée).

est transcendantale ? Il semble difficile de soutenir qu'il s'agisse ici d'un argument, d'une fonction ou d'une opération transcendantale, car le régime de la possibilité du *Tractatus* est *a priori*, mais il n'est pas fondateur.

DIFFICULTÉS D'UNE LECTURE TRANSCENDANTALE DU *TRACTATUS*

La première difficulté massive à laquelle se heurtent les interprétations transcendantales du *Tractatus* est qu'elles paraissent incompatibles avec l'insistance de l'auteur sur le fait qu'« en logique, tout ce qui est possible est aussi permis²² ». Supposer que Wittgenstein nous livre un critère de démarcation entre les énoncés sensés et les énoncés *unsinnig*, c'est confondre l'ambition de l'auteur du *Tractatus* avec celle des membres du Cercle de Vienne. Cette lecture est avant tout celle de Carnap. En effet, l'auteur de l'*Aufbau* l'a affirmé à plusieurs reprises²³, il est largement redevable à Wittgenstein et à son *Tractatus* pour l'élaboration de son combat contre la métaphysique. Carnap entend montrer par les moyens de la nouvelle analyse logique que les propositions de la philosophie traditionnelle sont dépourvues de sens : « grâce au développement de la logique moderne, il est devenu possible d'apporter une réponse nouvelle plus précise à la question de la validité et de la légitimité de la métaphysique²⁴ ». Pour Carnap, Wittgenstein a, en outre, établi que le sens d'un énoncé consiste dans son critère de vérifiabilité. Pour un grand nombre de termes, et pour la plus grande partie de ceux dont la science fait usage, il est possible de donner leur signification par réduction :

22 *Ibid.*, 5.473.

23 Carnap avouait dans son *Intellectual Autobiography, The Philosophy of Rudolf Carnap*, The Library of Living Philosophers, La Salle, Illinois, éd. par P. A. Schilpp, 1963, p. 25 : « Wittgenstein fut peut-être le philosophe qui avec Russell et Frege a eu le plus d'influence sur ma pensée », tandis que Wittgenstein, après avoir accusé Carnap de plagiat, déclara à Schlick : « Je ne peux imaginer que Carnap ait pu se tromper si complètement et si manifestement sur les dernières phrases de mon livre et du même coup sur la conception fondamentale du livre entier. » (Lettre à Schlick, 8 août 1932, dans *Ludwig Wittgenstein, Sein Leben in Bildern und Texten*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1983, (notre traduction, p. 255).

24 Rudolf Carnap, « Le dépassement de la métaphysique », *Manifeste du cercle de Vienne et autres écrits*, éd. Antonia Soulez, Paris, Vrin, 2010, p. 149.

Soit a un mot quelconque et $E(a)$ l'énoncé élémentaire dans lequel il figure. La condition nécessaire et suffisante pour que a ait une signification peut s'énoncer dans chacune des formules suivantes qui disent au fond la même chose :

1. Les critères empiriques de a sont connus.
2. Est établi de quels énoncés protocolaires $E(a)$ est déductible.
3. Les conditions de vérité de $E(a)$ sont établies.
4. La procédure de vérification de $E(a)$ est connue²⁵.

Carnap emprunte au *Tractatus* l'idée selon laquelle la vérité des propositions logiques n'est fondée que sur la structure et la signification de leurs termes, elles sont donc vraies en toutes circonstances. Les énoncés protocolaires, qui feront l'objet d'un débat décisif entre Carnap et Neurath, sont la véritable pierre de touche de la démarcation entre sens et non-sens. Les énoncés métaphysiques sont des énoncés *unsinnig* qui violent les règles de la syntaxe logique. La méthode est donc indissociablement logique et empiriste, dès lors que « dans son usage négatif, elle sert à éradiquer les mots dépourvus de signification, les simili-énoncés dépourvus de sens. Dans son usage positif, elle sert à clarifier les concepts et les énoncés doués de sens pour fonder logiquement la science du réel et la mathématique²⁶ ». Wittgenstein n'établit toutefois pas dans le *Tractatus* ce que Carnap y a lu : le non-sens de la concaténation n'est pas dû à un emploi *illicite* d'un symbole, mais plutôt au fait que nous avons *échoué* à produire une détermination de sens. La source de la confusion n'est pas dans la suite linguistique elle-même, mais dans notre relation à la suite²⁷. Dès le *Tractatus*, la thérapie opère sur la relation que nous entretenons avec nos mots. Il faut dès lors comprendre 6.53 comme creusant un écart avec

25 *Ibid.*, p. 153.

26 Rudolf Carnap, « Le dépassement de la métaphysique », *op. cit.*, p. 167.

27 Les nouvelles lectures, celles de Cora Diamond et James Conant, nous semblent avoir établi d'une manière aussi magistrale que définitive l'écart qui sépare le *Tractatus* de son interprétation positiviste. Nous reprenons ici les termes de Conant dans « *Überwindung der Metaphysik*: Carnap et le premier Wittgenstein », dans Sandra Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001.

l'interprétation carnapienne, à la lumière de ce que Wittgenstein écrira plus tard dans le *Big Typescript* :

Le philosophe lutte pour trouver le mot qui libère [*das erlösende Wort*]. Le philosophe nous donne le mot qui peut rendre la chose inoffensive. Le choix de nos mots est si important, parce que la difficulté est de coller exactement à la physionomie de la chose. À coup sûr, nous ne pouvons convaincre quelqu'un d'autre d'erreur que s'il reconnaît l'expression que nous avons choisie comme l'expression correcte. Car c'est seulement s'il la reconnaît comme cela qu'elle est l'expression correcte²⁸.

En somme, Carnap défend un critère permettant de stigmatiser les énoncés dépourvus de sens et de s'en défaire, tandis que Wittgenstein élabore une méthode qui, en dernier ressort, ne peut être pratiquée que sur et par soi-même.

Il semble enfin difficile de concilier une lecture transcendantale des *Tractatus* avec le rejet d'un « ordre *a priori* des choses²⁹ ». Or, Wittgenstein, à chaque étape de la séquence 6 qui revient sur l'étendue de l'*a priori*, récuse que l'on puisse étendre à d'autres énoncés que les tautologies une aprioricité comparable à celle de la logique, en examinant successivement le cas de la « méthode dont usent les mathématiques », du statut de la mécanique newtonienne et de la loi de causalité, et enfin de l'induction. Il semble, dès lors, d'autant plus périlleux de maintenir une lecture du *Tractatus* telle que celle proposée par Peter Hacker selon lequel l'harmonie entre la pensée et le monde reposerait sur les opérations d'un sujet transcendantal. On peut certes lire dans les *Carnets* que le sujet est un « présupposé de l'existence du monde³⁰ », mais, si l'on est attentif à l'analogie entre la relation entre, d'une part, le sujet et le monde et, d'autre part, l'œil et le champ visuel, Wittgenstein souligne que notre champ visuel *ne* présente *pas* de limites définies : le sujet n'apparaît pas dans le

28 Ludwig Wittgenstein, *The Big Typescript*, éd. C. Grant Luckhardt & Maximilian Aue, Oxford, Blackwell, 2005, p. 302.

29 TLP, 5.634

30 *Carnets*, 2 août 1916, *op. cit.*, p. 149.

Tractatus comme une instance structurante et constituante. Peter Sullivan³¹ a établi que, dans les interprétations transcendantales de Hacker et de Pears, nous avons affaire à ce qu'il nomme *an object-centred view*, où la série des propositions élémentaires est donnée par la série des objets, tandis que le monde et le langage sont dans le *Tractatus* des concepts formels. Cette interprétation du *Tractatus* rejoint le mot d'ordre des nouvelles lectures du *Tractatus* lancée par Cora Diamond et de James Conant, celui de prendre au sérieux 3.03 : c'est bien parce que nous ne saurions « penser illogiquement » qu'il s'agit d'en tirer toutes les conséquences. Conformément cette fois-ci aux cours sur la logique de Kant³², la norme de l'adéquation en logique n'est pas fixée par quoi que ce soit d'extérieur à la logique, elle lui est interne. La dimension kantienne à l'œuvre dans le *Tractatus* n'est donc pas la parenté quelque peu scolaire du *Tractatus* avec la « Discipline », mais l'idée selon laquelle la logique porte sur les conditions de la pensée elle-même³³.

Il faut toutefois examiner brièvement la tentative de loin la plus convaincante d'inscrire le *Tractatus* dans la tradition transcendantale, celle de Gilles Granger. Il a été en effet l'un des premiers à souligner l'importance de ces deux formules « la logique prend soin d'elle-même » et « tout ce qui est possible est permis », mais, selon Granger, c'est l'acte linguistique qui joue ici le rôle d'un acte originaire de la connaissance. Le *Tractatus* serait transcendantal au sens précis qu'il s'agirait de découvrir les conditions *a priori* de toute expression, en mettant l'accent sur les modalités par lesquelles « la forme logique se révèle dans les œuvres

31 Peter Sullivan, « The Truth of Solipsism and Wittgenstein's Rejection of the *a priori* », *European Journal of Philosophy*, vol. 4, n° 2, 1996, p. 195-219. Voir également *Wittgenstein's Tractatus: History and Interpretation*, éd. Michael K. Potter & Peter Sullivan, Oxford, OUP, 2013.

32 E. Kant, *Logique*, trad. fr. Louis Guillermit, Paris, Vrin, p. 12 : « Dans la logique, ce que nous voulons savoir, ce n'est pas comment l'entendement est, comment il pense, comment il a procédé jusqu'ici pour penser, mais bien comment il devrait procéder dans la pensée. Elle doit nous enseigner l'usage correct de l'entendement, c'est-à-dire celui dans lequel il est en accord avec lui-même. »

33 Voir à ce propos la seconde introduction de *L'Esprit réaliste* de Cora Diamond, trad. fr. E. Halais & Jean-Yves Mondon, Paris, PUF, 2004, p. 42 et suivantes.

du langage et que l'analyse permet de percevoir³⁴ ». Cette lecture transcendante peut être étendue aux *Recherches* dans la mesure où pour Granger, Wittgenstein y examine les conditions de la signification en les rapportant à la diversité possible de ses applications. Ces conditions n'ont pas de rôle fondationnel et permettent de rendre compte de la méthode de Wittgenstein qui est résolument opposée à l'empirisme. L'opérativité transcendante est ici transposée à un examen des usages du langage. Le projet de Granger s'inscrit lui-même dans le sillage de l'ambition philosophique qu'il attribue au premier et au second Wittgenstein : se délivrer de l'*ego* transcendantal et travailler à une philosophie de la connaissance symbolique qui portera sur les rapports entre opération et objet.

Récapitulons le chemin parcouru jusqu'ici : s'interroger sur ce qui distingue les énoncés sensés de ceux qui sont dépourvus de sens ne revient pas à adopter une méthode transcendante au sens où Wittgenstein transposerait la déduction kantienne qui est justificatrice et légitimatrice. On pourrait en revanche qualifier de transcendante la démarche du *Tractatus* en un sens plus faible pour spécifier le statut de la logique qui est bien antérieure en droit à l'expérience. Il faut dès lors redéfinir ce qu'on entend par conditions du sens : à confondre ces conditions avec des critères au sens de Carnap, on retraduit l'ambition du *Tractatus* dans les termes de la « conception scientifique du monde » des membres du cercle de Vienne ; à les redéfinir en un sens opératoire, on obtient une philosophie de la connaissance symbolique telle que Granger l'a élaborée ; si l'on entend enfin par conditions du sens, le réquisit de détermination du sens, le *Tractatus* reste transcendantal, bien qu'en un sens minimal³⁵. Selon nous, seule cette dernière acception de « transcendantal » s'applique au

34 Gilles-Gaston Granger, *Invitation à la lecture de Wittgenstein*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990.

35 Sur ce point, le lecteur pourra se reporter aux travaux de Jean-Philippe Narboux, notamment « L'intentionnalité : Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 428-465 », dans Sandra Laugier & Christiane Chauviré (dir.), *Lire les Recherches philosophiques de Wittgenstein*, Paris, Vrin, 2006, p. 191-208.

premier ouvrage de Wittgenstein. Son abandon marque le tournant du *Tractatus* aux *Recherches*, sans que le sens n'en devienne pour autant approximatif.

LE VOULOIR PORTEUR DE L'ÉTHIQUE OU LE SECOND LIEU DU TRANSCENDANTAL

274

Avant d'examiner ce tournant, il nous faut revenir sur la séquence 5.6 du *Tractatus* : la perspective du sujet est exprimée dans des termes empruntés au *Monde comme volonté et comme représentation*, « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde ». Wittgenstein reprend à son compte le dépassement du sujet de la représentation en sujet de la volonté. Il faut ici brièvement rappeler que, pour l'auteur du *Monde*, les rapports qui régissent les phénomènes ne nous apprennent rien quant à leur nature intime. À l'inverse, lorsque nous revenons sur les mouvements de notre corps, nous n'assistons plus en étrangers à ce qui se produit, nous faisons l'expérience de la motivation. Notre corps n'est autre que « notre volonté devenue visible » et nous donne ainsi accès au cœur de la force fondamentale qui régit l'univers. Aussi, selon la célèbre formule du *Monde*, le concept de volonté est-il « le seul parmi tous les autres concepts possibles qui ait son origine *non* dans le phénomène, *non* dans la simple représentation intuitive, mais qui provienne de l'intérieur, de la conscience immédiate de tout un chacun dans lequel ce dernier connaît son propre individu immédiatement d'après son essence, en dehors de toute forme et même de celle de sujet et d'objet puisque, dans le même temps, ici, le connaissant et le connu coïncident³⁶ ». Schopenhauer souligne que le vouloir n'est pas seulement le cœur intime des phénomènes du corps propre, de l'effort volontaire, mais l'essence intime de la réalité :

Toutes ces choses reconnues différentes dans le seul phénomène mais qui n'en font qu'une d'après leur essence intime, il lui faudra les reconnaître comme ce qu'il connaît de manière immédiate, si intimement et tellement

36 Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, II, § 22, trad. fr. Christian Sommer, Vincent Stanek & Marianne Dautrey, Paris, Gallimard, 2009, p. 264-265.

mieux que toutes les autres, ce qui, là où cela apparaît le plus clairement, a pour nom volonté³⁷.

Pour alimenter la refonte du *cogito* cartésien à laquelle Schopenhauer se livre, du second livre au troisième, puis du troisième au quatrième livre du *Monde*, nous pouvons nous appuyer sur les analyses de Barbara Stiegler³⁸ qui portent sur la manière dont le monde comme volonté « désigne la face intime du monde dans laquelle la conscience est immédiatement affectée par lui-même ». En « refaisant le *cogito* », Schopenhauer découvre que « l'immédiation est moins le propre de la pensée que de l'affectivité, l'affectivité du corps vivant ». On passe du mouvement du livre II du *Monde*, du *cogito* au *volo* et, dans le livre IV, d'une formulation encore solipsiste ou égoïste du *volo* à l'affect compatissant de l'amour. Ce bref rappel est nécessaire, car Wittgenstein s'est explicitement réapproprié ce dépassement orchestré par Schopenhauer dans le *Monde*. Cet héritage est particulièrement net dans l'écriture des *Carnets* en 1916, où cette remontée d'un sujet de la représentation à un sujet porteur de valeurs est explicite. C'est précisément ce dernier plan que Wittgenstein nomme transcendantal. La supériorité de l'éthique apparaît dès lors directement dirigée contre l'entreprise déontologique kantienne. Cette lecture schopenhauerienne des *Carnets*, développée par Paul Audi, met en évidence la différence qui sépare le vouloir entendu comme condition des valeurs du sens psychologique de la volonté. Dans l'ouverture du *Tractatus*, le monde se présente comme éthiquement neutre, il est *was der Fall ist*. Les valeurs ne surgissent qu'à partir d'une mise en perspective éthique : « Il est clair que l'éthique ne se laisse pas énoncer, l'éthique est transcendantale ». Mais quelle est dès lors l'instance limitative ? Selon Paul Audi, la réponse inlassablement répétée de Wittgenstein est que cela même qui a la capacité de conférer sa limite au monde et de l'arracher en tant que totalité bornée, à ce règne temporel de la présence et de l'absence qui régit constamment l'apparaître des étants intramondains (des faits, des événements), c'est le

37 Arthur Schopenhauer, *Le Monde*, *op. cit.*, II, § 21, p. 261.

38 « Refaire le Cogito », dans Christian Bonnet & Jean Salem (dir.), *La Raison dévoilée*, Paris, Vrin, 2005, p. 63-80.

logos, le langage ou plutôt mon langage. On peut dès lors se demander si la limitation du monde n'incombe pas au sujet éthique, reconduit à son affectivité :

Si le bon et le mauvais vouloir changent le monde, ils ne peuvent changer que les frontières du monde, non les faits. Le monde doit pouvoir diminuer ou croître dans son ensemble. En bref, le monde doit alors devenir par là totalement autre. Il doit pouvoir, pour ainsi dire, diminuer ou croître dans son ensemble. Le monde de l'homme heureux est un autre monde que celui de l'homme malheureux³⁹.

276 Lorsque Wittgenstein revient dans le *Tractatus* au monde comme totalité, il se réfère au sentiment (*Gefühl*) du monde comme totalité bornée. C'est en ce dernier sens, selon Paul Audi, que le monde de l'homme heureux n'est pas le même que celui de l'homme malheureux. En tant que support de l'éthique, « j'ai à juger le monde, à mesurer les choses », le bien et le mal n'apparaissent que pour le sujet⁴⁰. La différence entre ces deux mondes n'est rien de factuel. Il s'agit de convertir la volonté, de l'état empirique de la volonté à cette perspective transcendantale, et par là, de rendre la vie digne d'être vécue. La supériorité de l'éthique doit être mise en relation avec TLP 5.552 : « L'expérience [*Erfahrung*] dont nous avons besoin pour comprendre la logique, ce n'est pas qu'il y ait tel ou tel état de choses, mais qu'il y ait quelque chose. Et ce n'est pas là une expérience », passage que Paul Audi commente ainsi :

Cette « expérience » se produisant avant toute expérience possible, cette épreuve primordiale, comme on pourrait le dire aussi bien, est celle qui concerne le *quod* et non le *quid*, elle ne regarde ni « l'être-ainsi », ni le « comment (*quomodo*) » de l'être, mais son pur *ilya*. [...] Ainsi le Mystique ne s'ordonne guère autour des raisons de l'existence du monde ; il a bien plutôt partie liée au miracle que constitue cette existence dès lors qu'elle se trouve déconnectée de ses raisons⁴¹.

39 TLP, 6.43.

40 *Carnets*, 2/09/1016, *op. cit.*, p. 153.

41 Paul Audi, *Supériorité de l'éthique*, Paris, Flammarion, 2007, p. 171.

Cette saisie du monde comme totalité limitée est son intuition *sub specie aeterni*, une intuition retraduite en termes de sentiment, d'affectivité plutôt que de vision, visée, regard, intellection directe. La plus grande originalité de l'éthique qui se dégage de l'écriture du *Tractatus* tient, pour Paul Audi, à l'affirmation de l'extratemporalité de la vie, c'est-à-dire à sa non-appartenance à l'univers des faits : « Que la vie soit extratemporelle veut dire qu'elle s'excepte du monde, de tout ce qui est le cas, qu'elle n'est pas de l'ordre d'un événement, mais d'un avènement⁴² ». Cette lecture, qui approfondit la portée de l'inspiration schopenhauerienne dans l'élaboration du *Tractatus* et du sens donné au transcendantal, est séduisante. Wittgenstein pourrait en effet reprendre à son propre compte la formule de Kafka : « *du bist die Aufgabe*, tu es le devoir⁴³ ». Cette seconde acception éthique met à distance le sens strictement kantien du transcendantal, mais ne livre pas encore la clé d'une méthode – grammaticale – qui, en revendiquant son aprioricité, n'est pas fondationnelle. C'est cette difficulté que la dernière étape de notre parcours prend en charge.

DU TRANSCENDANTAL AU GRAMMATICAL : LE POSSIBLE SANS CONDITION

LA PHÉNOMÉNOLOGIE GÉNÉRALE D'ERNST MACH

Wittgenstein a explicitement engagé une confrontation entre une démarche transcendantale dans son acception husserlienne et la voie grammaticale qu'il privilégie. Il faut rappeler le rôle joué par Ernst Mach dans l'histoire de la phénoménologie. En effet, l'auteur de *L'Analyse des sensations* lui est si peu étranger qu'en 1928, Husserl se réclame de Mach lorsqu'il présente la science nouvelle qui s'est nommée phénoménologie⁴⁴.

42 *Ibid.*, p. 213.

43 Franz Kafka, « Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin », *Préparatifs de noce à la campagne*, trad. fr. Bernard Pautrat, Paris, Payot Rivages, 2001, p. 38.

44 « La science nouvelle se dénomma *Phénoménologie*, parce qu'elle, ou plus exactement sa nouvelle méthode, est née de la radicalisation d'une méthode

Cette nouvelle méthode descriptive, radicalisée par Husserl, s'est d'abord développée sur le terrain de la physique. Or, il est tout à fait remarquable pour notre propos que Wittgenstein inscrive lui aussi la description philosophique dans la lignée de l'usage physique que Mach et Boltzmann ont fait de la méthode dite phénoménologique. Le débat entre les deux physiciens porte sur le choix entre une description qui définit les concepts en termes d'expérience immédiate en les purifiant de tout élément hypothétique (c'est l'exigence méthodologique portée par Ernst Mach qui entend délivrer la description des modélisations mathématiques), tandis que, pour Ludwig Boltzmann, l'auteur de *L'Analyse des sensations* succombe déjà à un mythe du donné. Selon ce dernier, ce ne sont pas seulement les présupposés ontologiques tels que la postulation d'atomes qui introduisent des éléments hypothétiques dans une théorie physique, mais le langage mathématique lui-même. Dans la conférence de 1899 intitulée « Sur l'évolution récente des méthodes en physique théorique », Boltzmann est tout à fait explicite sur ce point :

phénoménologique déjà auparavant revendiquée et pratiquée par certains physiciens et certains psychologues. Le sens de cette méthode résidait pour des hommes comme *Mach* et *Hering* dans une réaction contre la théorisation sans fondement qui menaçait les sciences exactes de la nature ; c'était une réaction contre une théorisation dans les constructions conceptuelles non intuitives et dans les spéculations mathématiques, par le biais de laquelle on ne parvenait pas à une clarté compréhensive au sens correct du terme et à la production de théories. » (Edmund Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, Hua, IX, p. 302-303 ; notre traduction). Le lecteur pourra également se reporter à l'article « Phénoménologie » de l'*Encyclopedia Britannica* (1927), traduit dans *Psychologie phénoménologique*, Paris, Vrin, 2001, p. 223, dans lequel Husserl décrit la science phénoménologique récente comme « résultant directement de la méthode descriptive de Mach ». Selon Hintikka et Spiegelberg, Wittgenstein aurait eu connaissance des thèses de Husserl suite à ses échanges avec le cercle de Vienne, voir sur ce point « Les errances de F. Waismann », par Brian McGuinness, dans les *Dictées à Friedrich Waismann et pour Moritz Schlick. Années 1930*, éd. Antonia Soulez, Paris, Vrin, 2015, p. 338 : « Menger décrit une intervention de Waismann dans un séminaire de Schlick au cours de laquelle le premier s'était livré à une critique sarcastique d'un article d'un élève de Husserl, Oscar Becker, sur la géométrie ». Pour le statut des jugements synthétiques *a priori*, voir également l'entrée « Anti-Husserl », *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, trad. fr. Gérard Granel, Mauvezin, T.E.R., 1991, p. 67.

Si la phénoménologie croit qu'elle peut représenter [*darstellen*] la nature sans d'aucune façon dépasser l'expérience, je tiens, quant à moi, cette croyance pour une illusion. Aucune équation ne représente un processus avec une exactitude absolue, elle l'idéalise toujours en soulignant les traits communs et en négligeant les différences, elle dépasse par là l'expérience. Que cela soit inévitable, si nous devons avoir une quelconque représentation [*Vorstellung*] qui nous permette de formuler une prédiction dans le futur, dérive de la nature du processus intellectuel lui-même qui consiste à ajouter quelque chose à l'expérience et à créer une image mentale [*geistiges Bild*] qui n'est pas l'expérience et qui, pour cette raison, peut représenter [*darstellen*] plusieurs expériences. Comme Goethe l'affirme, « seule la moitié de notre expérience est expérience ». [...] Par conséquent, la phénoménologie ne devrait pas se vanter de ne pas dépasser l'expérience, mais se contenter de prévenir les excès d'un tel dépassement⁴⁵.

Lorsque Boltzmann se réfère à la phénoménologie, il renvoie à ce débat de méthode entre physiciens. Il note en outre que cette dernière a été comprise selon des degrés divers dont la forme la plus extrême est la phénoménologie mathématique :

Alors que les uns étaient presque enclins à tenir cette opinion pour une mauvaise plaisanterie, les autres tenaient – semble-t-il – que l'unique but poursuivi par la physique était de noter les équations pour chaque série de phénomènes sans recourir à la moindre hypothèse, au moindre modèle [*Veranschaulichung*] ou à une explication mécanique par lesquels le cours des phénomènes puisse être déterminé quantitativement, de telle sorte que la seule tâche de la physique consistait à trouver par essais et erreurs les équations les plus simples qui satisferaient les conditions formelles de l'isotropie, etc., et de les comparer à l'expérience. C'est la forme de phénoménologie la plus extrême que j'appellerai mathématique, alors que la phénoménologie générale [*allgemeine*] cherche à décrire chaque groupe de faits par l'énumération et par un compte-rendu de l'histoire naturelle

45 Ludvig Boltzmann, *Populäre Schriften* [désormais abrégé PS], Vieweg Teubner Verlag, 1979, p. 144 (notre traduction).

de tous les phénomènes qui appartiennent à ce domaine, sans restreindre les moyens employés. Elle renonce toutefois à une conception unifiée de la nature, à une explication mécanique ou à une autre fondation rationnelle. Cette dernière conception est caractérisée par la formule de Mach selon laquelle l'électricité n'est rien que la somme des expériences que nous avons déjà faites et que nous pouvons encore espérer faire dans ce domaine. Ces deux conceptions se proposent la tâche de représenter les phénomènes sans dépasser l'expérience⁴⁶.

280

Boltzmann distingue donc nettement la phénoménologie universelle dont il est le représentant de la phénoménologie mathématique qu'il nomme dans d'autres textes la phénoménologie énergétique. Il faut toutefois préciser que la description de l'expérience par la physique n'est *ni pure ni immédiate* pour le phénoménologue universel qu'est Mach. L'auteur de *L'Analyse des sensations* distingue en effet explicitement « description directe » et « description immédiate⁴⁷ ». Il conçoit, d'une part, la description directe comme un point d'aboutissement, plutôt que comme un point de départ. Elle n'est donc pas un principe, mais un horizon, un idéal. Le procès de la recherche consiste à substituer progressivement des descriptions directes aux descriptions indirectes. Si l'on s'appuie d'autre part sur la conférence intitulée « Der Gegensatz zwischen der mechanischen und der phänomenologischen Physik », Mach distingue les moyens de la recherche de ses résultats. Le principe d'économie ne porte pas sur les moyens de la recherche, car il ne s'agit pas en phénoménologie de limiter les moyens imaginatifs de la recherche. Dans *La Connaissance et l'erreur*, Mach y insiste de nouveau : il considère la variation imaginative comme une condition nécessaire de l'expérimentation scientifique. S'il souligne la nécessité de purifier de temps à autre les représentations physiques de leurs éléments hypothétiques, cette mise à l'écart des

46 *Ibid.*, p. 141 (notre traduction).

47 Pour éclairer cette distinction, on pourra se reporter à « Über das Prinzip der Vergleichung in der Physik », dans les *Conférences populaires* et à « Der Gegensatz zwischen der mechanischen und der phänomenologischen Physik » dans *Die Principien der Wärmelehre historisch-kritisch entwickelt*, Leipzig, J. A. Barth, 1896.

hypothèses ne constitue nullement une *condition* de la description. Par conséquent, la question qui domine les débats en physique au tournant du siècle reste en effet celle de savoir si « toute notre connaissance nous est directement donnée dans la perception, voire lui est réductible⁴⁸ », mais la controverse entre Boltzmann et Mach ne se réduit pas à une alternative exclusive entre la restriction au seul domaine de l'expérience et sa mathématisation, entre la description pure et l'introduction d'hypothèses et de modèles. Mach et Boltzmann, plutôt que d'apporter une réponse opposée à cette question, s'accordent pour la déplacer en refusant d'adopter une position ontologique. La neutralité ontologique qu'ils affichent n'est pas dissociable de leur adhésion à un évolutionnisme *continuiste* : l'*Abbildung* scientifique s'ancre dans la perception, ce qui fait rebondir la difficulté : comment défendre les théories scientifiques de l'objection de subjectivisme ? Si, selon l'expression de Boltzmann, « tous les concepts théoriques ne sont que des conceptions de l'imagination », de quel critère dispose-t-on pour distinguer les modèles scientifiques de pures et simples rêveries ? Pour répondre à cette question, il faut dissocier deux plans : le solipsisme entendu comme idéalisme subjectif est la cible directe des physiciens, tandis que sur le terrain proprement scientifique, le solipsisme se présente plutôt comme ce qui résiste au physicalisme.

Commençons par envisager le premier versant de cette question qui s'inscrit dans le cadre plus général d'une critique féroce de l'idéalisme subjectif. Pour en avoir une première confirmation, il suffit de se reporter au passage fameux reproduit dans le chapitre final de l'*Analyse des sensations* dans lequel Mach fait le récit en première personne de son renoncement à la « monstruosité » du solipsisme :

Quiconque a subi un jour l'influence de Kant adopte un point de vue idéaliste, et il ne peut se débarrasser tout à fait de la pensée de la chose en soi ; il reste chez lui une certaine propension au solipsisme qui se manifeste plus ou moins

48 Jaakko Hintikka, « Ernst Mach at the Crossroads of Twentieth-Century Philosophy », dans Juliet Floyd & Sanford Shieh (dir.), *Future Pasts, The Analytic Tradition in Twentieth-Century Philosophy*, New York, OUP, 2001, p. 83.

clairement. C'est un état que je connais depuis ma première jeunesse, et je le trouve concevable. Le penseur *philosophique* fait du problème du « moi » le problème unique, insoluble, principal, servant de point de départ à tous les autres. C'est ce qui est donné, nous ne pouvons pas aller plus loin. Voilà pourquoi quand les philosophes spéculatifs disent : « Le solipsisme est le seul point de vue conséquent », cela se comprend très bien dans l'aspiration qui est la leur vers un système où la conception du monde est close, intégrale, toute prête [...] Mais qu'un *savant* me dise que le solipsisme est le seul point de vue conséquent, provoque alors ma stupéfaction. [...] Je crois qu'un savant dans cette façon de tourner les choses confond le mode de pensée *philosophique* avec celui des sciences de la nature. Le savant ne cherche pas de vision du monde achevée : il sait d'avance que tout son travail ne peut qu'élargir et approfondir la connaissance. [...] Le savant solipsiste serait semblable à un physicien pour qui le problème fondamental de la réalité serait le thermomètre, parce qu'*aujourd'hui* il n'a pas encore pénétré complètement la question de la dilatation par la chaleur. Le philosophe adepte du solipsisme, au contraire, me semble imiter l'homme qui a perdu l'habitude de se retourner en arrière, parce qu'aussi bien ce qu'il voit ne peut toujours qu'être *devant lui*⁴⁹.

La réaction de Mach s'inscrit dans le contexte d'une réaction épidermique à l'idéalisme qui analyse la façon dont la pensée prend son élan à partir du sol de l'expérience et progressivement se convainc de façon illusoire de son autonomie. Dans cette vague austro-allemande de réfutations du solipsisme, l'aspect le plus surprenant tient toutefois aux précautions par lesquelles elles sont introduites. Les positivistes et les tenants de la « philosophie immanente » partent toujours de la reconnaissance de la force du penchant solipsiste, voire de la rigueur de son raisonnement. Il s'agit pour eux de renverser le jugement courant à l'époque : l'attitude solipsiste est présentée comme un premier palier de la pensée qu'il faut parvenir à surmonter, comme s'il fallait une certaine maturité pour dépasser le stade d'attachement au moi et parvenir à reconnaître le réel et l'expérience pour ce qu'ils sont.

49 *Die Analyse der Empfindungen*, trad. fr. F. Eggers & Jean-Maurice Monnoyer, Chambon, Nîmes, 1996, p. 311-313.

L'usage que Wittgenstein fait du concept de « phénoménologie » prend sa source dans ce même débat portant sur le statut des descriptions en physique. Il l'aborde par le biais de la question du mode de représentation (*Abbildung*) de l'expérience :

Beaucoup de choses portent à croire que la représentation de l'espace visuel par la physique est réellement la plus simple. C'est-à-dire que la physique serait la vraie phénoménologie. Mais à cela on peut objecter : la physique tend à la vérité, c'est-à-dire à la prédiction correcte d'événements, ce que ne fait pas la phénoménologie qui tend au sens plutôt qu'à la vérité. Mais on peut dire : la physique possède un langage, et dans ce langage elle énonce des propositions. Ces propositions peuvent être vraies ou fausses. Elles forment la physique et leur grammaire est la phénoménologie (quel que soit le nom dont on l'affuble). La physique se distingue de la phénoménologie en ce qu'elle entend établir des lois. La phénoménologie n'établit que des possibilités. La phénoménologie serait donc la grammaire de la description des faits sur lesquels la physique construit ses théories⁵⁰.

Wittgenstein reconduit en outre le trait distinctif de la description phénoménologique en physique : elle ne fait usage d'aucun élément hypothétique, alors que le langage physicaliste introduit des hypothèses à des fins pratiques. Il marque toutefois d'emblée une distance avec Mach en distinguant fermement la phénoménologie qui a affaire aux possibilités de la physique. Wittgenstein ne défend pas ici, concernant la physique, une vue très éloignée de celle du *Tractatus*. Wittgenstein soulignait déjà que la physique détermine une forme de description du monde qui ne vaut qu'en vertu de sa fonction unificatrice. Le rapport

50 *Wiener Ausgabe* [désormais abrégé WA], Wien/New York, Springer Verlag, 1994, I, 4-5, MS 105, 1-3 (15 février 1929, notre traduction). Cf. *Wittgenstein et le cercle de Vienne* [désormais abrégé WWK], Mauvezin, TER, 1991, p. 63 : « La physique veut établir des régularités, même si elle est développée complètement, elle ne contient aucune description de la structure des états de choses phénoménologiques. Dans la phénoménologie, il s'agit toujours de la possibilité, c'est-à-dire du sens, non de la vérité et de la fausseté ».

des lois de la nature aux phénomènes n'est pas un rapport d'explication, mais de description. La physique se caractérisait toutefois moins par le conventionnalisme de ses descriptions que par l'opérativité de la construction. Le trait qui sépare irréductiblement la phénoménologie générale de Mach de l'enquête de Wittgenstein est, dès février 1929, sa dimension grammaticale : la phénoménologie se confond avec la « grammaire de la description des faits sur lesquels la physique construit ses théories ». Si l'enquête phénoménologique peut être grammaticale, c'est dans la mesure où elle porte sur les formes logiques de l'expérience qui n'ont que « très peu de ressemblance avec les formes du langage ordinaire⁵¹ ». Wittgenstein recherche par conséquent un langage constitué de signes qui auraient la même multiplicité logique que les espaces sensoriels mis en jeu dans l'expérience et, en tout premier lieu, de l'espace visuel. Il s'agit d'améliorer la notation du *Tractatus* qui visait déjà à exprimer, plutôt qu'à traduire, la logique de la langue masquée par le langage ordinaire⁵². Mais, dans le même temps, cette continuité est des plus paradoxales, dès lors que Wittgenstein pose désormais la priorité d'une analyse préalable des phénomènes : « Or, nous ne pouvons substituer un symbolisme clair à un symbolisme imprécis qu'en examinant les phénomènes que nous souhaitons décrire et en essayant par ce biais de saisir leur multiplicité logique⁵³ ». Les *Remarques sur la forme logique* mettent en évidence qu'on ne peut résoudre les problèmes logiques sans avoir démêlé les questions d'*application* de la logique elle-même :

Nous ne pouvons parvenir à une analyse correcte qu'au moyen de ce que nous pourrions appeler une recherche logique portant sur les phénomènes eux-mêmes, autrement dit d'une certaine manière *a posteriori* et non en faisant des conjectures sur des possibilités *a priori*. [...] Un fait atomique ne peut être

51 « Some Remarks on Logical Form » [désormais abrégé SRLF], *Proceedings of the Aristotelian Society*, Suppl. vol. 91, 1929, p. 162-171 ; repr. dans *Essays on Wittgenstein's Tractatus*, éd. Irving M. Copi & Robert W. Breda, London, Routledge & Kegan, 1966, p. 32.

52 TLP, 4.002.

53 SRLF, p. 32.

prévu. Et il serait surprenant que les phénomènes réels n'aient rien de plus à nous apprendre quant à leur structure⁵⁴.

Le langage recherché devrait être l'expression directe et impartiale (*sachlich*) des phénomènes du système primaire. Wittgenstein maintient une multiplicité logique interne à chacun des systèmes : ainsi les couleurs n'ont pas la même multiplicité logique que les longueurs. S'il recourt aux données sensorielles, il souligne très tôt que la description de l'espace visuel ne se confond pas avec un espace senti. L'enquête phénoménologique ne porte pas tant sur les données elles-mêmes que sur les espaces de possibilité que chacune d'entre elles forme dont le langage primaire doit exprimer les propriétés structurelles. L'insistance sur les structures logiques de l'expérience évacue la référence à un sujet : « L'espace visuel par essence n'a pas de propriétaire⁵⁵ ». Et plus loin : « Ce qui est essentiel, c'est que la représentation [*Darstellung*] de l'espace visuel représente un objet et ne comporte pas d'allusion à un sujet [*keine Andeutung eines Subjekts enthält*]⁵⁶ ».

Cette première étape de la recherche phénoménologique de Wittgenstein est toutefois ambivalente, car, à la différence d'une reconstruction purement logique de l'expérience, elle demeure celle d'une phénoménologie au sens fort d'une prise en compte des phénomènes du monde primaire. En effet, Wittgenstein souligne leur primauté épistémologique. Les phénomènes du monde primaire sont donnés dans l'expérience immédiate. En opposant les données du monde primaire présentés comme les « éléments de la connaissance » (*Elemente der Erkenntnis*) aux « choses de la physique » (*Dinge der Physik*), Wittgenstein distingue les phénomènes du monde primaire, ce qui est *réellement* perçu, des objets dont il est question dans les énoncés physicalistes et qui ne sont que des objets construits, inférés. Il n'hésite pas à employer l'expression de

54 *Ibid.*, p. 16-18; voir également WWK, p. 42; trad. fr. *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, *op. cit.*, p. 11.

55 WA, I, 193, 4; PB, § 71, p. 100; trad. fr. p. 97.

56 *Ibid.*, 193, 7.

« choses en soi », assortie, il est vrai, d'une restriction : « Les choses en soi [*die Dinge selbst*] sont peut-être les quatre couleurs élémentaires, l'espace, le temps, et autres choses semblables⁵⁷ ». Corrélativement, la langue primaire devrait exprimer « ce que nous savons vraiment, autrement dit, les phénomènes⁵⁸ ». La valorisation épistémologique des phénomènes du monde primaire a des implications clairement fondationnalistes qui assignent au langage phénoménal la double tâche de fonder et justifier le langage ordinaire. La phénoménologie recherchée désigne à la fois l'analyse des phénomènes préalable à l'établissement de la notation, et la notation elle-même qui exhibe les relations logiques propres aux phénomènes. D'où la dénomination du philosophe comme *Sprachschöpfer* :

On pourrait toujours formuler un problème philosophique de la façon suivante : peut-on utiliser le symbolisme ? Et les différentes suppositions auxquelles on parvient s'expriment toujours en autant de symbolismes différents. Dans cette mesure, on pourrait nommer le philosophe créateur de langage (*Sprachschöpfer*)⁵⁹.

L'IMPASSE DE LA TENTATION PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Cependant, la description du système primaire achoppe sur le problème de sa temporalité⁶⁰ : Wittgenstein se heurte à la question de la temporalité spécifique à ce système et au problème de son rattachement au second système. Pour réduire la difficulté, Wittgenstein utilise une première parabole qui s'appuie sur la distinction entre les images projetées sur l'écran et la bande filmique. Dans une conversation avec Bouwsma, Wittgenstein reprend cette image pour éclairer le sens du *cogito* cartésien :

Je me le représente toujours comme si on était au cinéma. Vous voyez devant vous l'image sur l'écran, mais derrière vous il y a l'opérateur, et il a une bobine

57 *Ibid.*, 139, 6 ; MS 106, 171, 2 février 1929.

58 WVK, p. 45 ; trad. fr. p. 14.

59 WA, I, 74, 2-3 ; MS 106, 153, 2 février 1929.

60 C'est l'objet de la monographie de Denis Perrin, *Le Flux et l'instant : Wittgenstein aux prises avec le mythe du présent*, Paris, Vrin, 2007.

de ce côté-ci qu'il déroule et une autre de ce côté-là qu'il enroule. Le présent est l'image devant la lumière, mais le futur est encore sur cette bobine-ci prêt à passer, et le passé sur cette bobine-là. Il a déjà été vécu. Maintenant, imaginez qu'il n'y ait que le présent. Il n'y a ni bobine future, ni bobine passée. Et imaginez maintenant quel langage il pourrait y avoir dans une telle situation. On ne pourrait que béer [*gape*] : comme ça [*this*]⁶¹!

Wittgenstein semble se rallier dans un premier temps à l'hypothèse d'une temporalité spécifique au premier système qu'il ne parvient toutefois pas à caractériser avec précision. Pour figurer la description de l'expérience immédiate, Wittgenstein imagine le modèle suivant :

Supposons que j'aie une mémoire si bonne que je puisse me souvenir de toutes les impressions de mes sens. Rien ne s'oppose dans ce cas à ce que je les décrive. Ce serait une description de la vie. Et pourquoi ne pourrais-je pas éliminer de cette description tout ce qui est hypothétique ? Oui, je pourrais par exemple représenter plastiquement les images visuelles, disons à une échelle réduite, par des figurines de plâtre que je ne modèlerais qu'à la mesure de ce que j'en aurais réellement vu, le reste étant dénoté comme inessentiel par un coloris ou une autre forme d'apprêt. Jusque-là l'affaire irait parfaitement bien. Mais qu'en est-il du temps dont j'ai besoin pour cette représentation ? Je suppose que je serais en mesure d'« écrire » ce langage, de produire cette représentation, aussi vite que le mouvement de mon souvenir. Mais supposons que je relise cette description de bout en bout, n'est-elle pas maintenant hypothétique⁶² ?

De ce passage difficile à interpréter, il semble néanmoins que l'on puisse déduire que Wittgenstein utilise la *Darstellung* plastique comme un moyen heuristique de figurer le langage phénoménologique dont le symbolisme permettrait de distinguer l'essentiel (*i.e.* ce qui est réellement perçu) de l'accessoire. Le problème inhérent à l'établissement du langage

61 Wittgenstein *conversations (1949-1951)*, d., éd. par J. L. Craft & Ronald E. Hustwit, Indianapolis, Hackett, 1986, p. 13 ; trad. fr. Layla Raïd, *Conversations de Bouwsma avec Wittgenstein*, Marseille, Agone, 2001, p. 41.
62 WA, II, 190, 1-3, PB, § 67, p. 97-98 ; trad. fr. p. 94.

phénoménologique est la nécessaire prise en compte du décalage minimal dû au temps requis pour et par sa représentation, si bien que la représentation devrait être indexée non sur l'expérience immédiate, mais sur le souvenir de l'expérience. Le décalage temporel qui transforme selon les termes de Wolfgang Kienzler la « reproduction de ce qui est vu en la fiction du souvenir de la perception⁶³ » semble rendre la description hypothétique en raison du vérificationnisme adopté par Wittgenstein : la description ne saurait être vérifiée au même instant que ce qui est réellement perçu. Est-ce suffisant pour en conclure à l'impossibilité d'une description immédiate de l'expérience ? Pour résoudre cette aporie, Wittgenstein fait appel à la fiction d'un mécanisme qui livrerait aux organes visuels les images à reproduire :

288

Imaginons-nous une représentation de ce genre : les corps que je vois apparents sont mus par un mécanisme tel qu'ils doivent donner à deux yeux fixés à un emplacement déterminé du modèle les images visuelles à représenter. C'est la place des yeux dans le modèle ainsi que la situation et le mouvement des corps qui déterminent alors l'image visuelle décrite. Il serait par exemple concevable de faire marcher le mécanisme par une manivelle et ainsi de « lire » la description qu'il débite. N'est-il pas clair que ce serait là la description la plus immédiate qui se puisse penser ? Autrement dit, que tout ce qui voudrait être encore plus immédiat devrait forcément cesser d'être une description ? Au lieu d'une description, ce que le mécanisme débiterait alors serait ce son inarticulé par lequel de nombreux auteurs souhaiteraient commencer la philosophie (« Sachant quelque chose de mon savoir, j'ai conscience de quelque chose ») ; or, on ne peut pas commencer avant le commencement⁶⁴.

Quelle est la fonction de cette expérience de pensée plus surprenante encore, qui conduit progressivement Wittgenstein hors du langage ? Comme Kienzler le remarque à juste titre, le mécanisme présente cette

63 Wolfgang Kienzler, *Wittgensteins Wende zu seiner Spätphilosophie (1930-1932). Eine historische und systematische Darstellung*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1997, p. 119.

64 MS 105, 108-114, WA I, p. 191, 2, 6 février 1929; PB, § 67-68.

particularité de n'autoriser une description de l'expérience immédiate qu'en la déréalisant : l'indication du caractère apparent des corps s'oppose dans l'expérience qui précède à ce qui est réellement vu. Le mécanisme ne résout donc pas le problème sous-jacent à la description de l'expérience immédiate, celui de la temporalité du premier système, mais bien plutôt le renforce : « Le langage lui-même appartient au second système. Si je décris un langage, je décris essentiellement quelque chose de physique. Mais comment un langage physique peut-il décrire le phénomène ?⁶⁵ ». La difficulté repose sur l'image du donné immédiat comme un flux constant que le langage phénoménologique aurait à charge de fixer et de retenir. La nécessité d'un langage phénoménal est donc tout à la fois appelée et mise en question par le fait que « tout coule » :

Le donné immédiat [*das Unmittelbare*] est pris dans un flux constant [*in ständigem Fluss*]. (Il a en fait la forme d'un courant [*Strom*]). Il est tout à fait clair que si l'on veut dire ici le dernier mot, on accèdera plutôt à la limite du langage qui l'exprime. [...] Les pires erreurs philosophiques apparaissent toujours lorsque l'on veut appliquer notre langage ordinaire, physicaliste, au domaine du donné immédiat⁶⁶.

La réduction du « présent fluant » à la seule réalité conduit à l'impasse que Wittgenstein décrit métaphoriquement comme un marécage ensorcelé dans lequel il se serait embourbé :

C'est comme si j'étais conduit avec le langage phénoménologique dans un marécage ensorcelé, dans lequel tout ce qui est concevable s'évanouissait. [...] Mais de quelle importance peut bien être cette description du phénomène présent ? C'est comme si l'examen de cette question était pour ainsi dire puéril et que nous/je étions tombés dans une impasse. Et pourtant c'est une impasse significative, car tous sont attirés en elle ; comme s'il y avait là à chercher la dernière solution du problème philosophique⁶⁷.

65 WA, I, 191, 4, 6 février 1929.

66 WA, II, 92-93, 8-2 ; MS 107, 159, 11 octobre 1929 ; voir également *Dictée*, *op. cit.*, « Langue phénoménale » (F62), p. 161.

67 WA, I, 192, 1-4 ; MS 105, 116, 6 février 1929 ; notre traduction.

Nul besoin ici de préciser que l'image du marécage renverse ironiquement la dimension fondatrice assignée au phénomène présent. Le philosophe n'a pas à justifier par la saisie de ce qui serait réellement perçu ou de ce qui serait réellement présent l'ordre du langage lui-même :

Le mode de pensée qui nous conduit pour ainsi dire à descendre dans une vallée depuis laquelle aucun chemin ne nous reconduit à l'air libre est la considération du présent comme seul réel. Ce présent en flux constant, ou plutôt en modification constante, ne se laisse pas saisir. Il disparaît avant que nous ayons pensé pouvoir le saisir. Dans cette vallée, nous restons plantés, ensorcelés par un tourbillon de pensées. L'erreur doit être que nous essayons de saisir le présent fluant par la méthode scientifique. Cela doit revenir à vouloir saisir la solidité d'une poutre en l'isolant de cette poutre. À vouloir pour ainsi dire, la distiller de cette poutre. Il faut nous préserver de tenter cette chose impossible par la connaissance que nous proférons des non-sens, lorsque nous utilisons notre langage dans cette entreprise... Mais si l'on dit : il faut que le philosophe descende dans la vallée s'emparer de la réalité pure elle-même et la ramène à la lumière du jour, la réponse est alors que ce faisant, il devrait laisser le langage en arrière et en revenir bredouille. Et pourtant il peut y avoir un langage phénoménologique. (Où celui-ci doit-il s'arrêter⁶⁸ ?)

Wittgenstein commence ici à formuler l'impasse où l'a conduit son projet phénoménologique. Les traits de la thérapie grammaticale que l'on retrouvera dans les *Recherches philosophiques* sont ici déjà présents : le caractère métaphysique du premier commencement, ou plus exactement la tentation métaphysique de vouloir toujours revenir en deçà du commencement ; ce commencement est lié à la recherche d'un premier donné pur de tout élément langagier ; enfin, la « dernière solution du problème philosophique » rappelle la préface du *Tractatus* et marque ainsi une prise de distance définitive avec la recherche d'un langage phénoménologique. C'est que Wittgenstein initie en 1931 en particulier

68 WA, II, 3, 4/8 ; MS 107, 1-2, 1^{er} septembre 1929 ; notre traduction.

dans le MS 113 où l'on assiste à une reprise (*Wiederaufnahme*)⁶⁹ critique de son projet phénoménologique :

De quelle importance est alors cette description du phénomène présent qui peut devenir pour nous comme une *idée fixe* ? Que nous souffrions de ce que la description ne peut pas décrire ce qui se déroule pendant la lecture de la description. C'est comme si l'examen de cette question était pour ainsi dire puéril et que nous/je étions tombés dans une impasse. Et pourtant c'est une impasse significative, car tous sont attirés en elle ; comme s'il y avait là à chercher la dernière solution du problème philosophique. C'est comme si on était conduit avec la représentation du phénomène présent dans un marécage enchanté, où tout ce qui est concevable s'évanouissait⁷⁰.

La fonction de la reprise est de mettre en relief l'illusion dont il a été la victime. Ainsi, l'affirmation selon laquelle le phénomène « contient » le temps apparaît désormais comme un non-sens. Le renoncement définitif à l'élaboration d'un langage primaire n'est acquis qu'une fois que Wittgenstein s'avise que la recherche d'une description immédiate de l'expérience immédiate repose sur un privilège indu du présent. En témoigne une autre reprise étroitement apparentée à celle que nous venons de citer :

Langage phénoménologique : la description de la perception sensible sans ajout hypothétique. Si elle existe, il faut que la reproduction [*Abbildung*] par une image peinte ou quelque chose dans ce genre soit une telle description de l'expérience immédiate. Si par exemple nous regardons dans un télescope et que nous dessinons ou peignons la constellation. Imaginons que notre perception sensible soit reproduite de telle façon que dans sa description, on conçoive un modèle qui, depuis un point déterminé, produise cette perception, le modèle pourrait être mis en marche correctement par une manivelle et nous pourrions lire la description en tournant la manivelle. Une approximation en serait une présentation cinématographique. N'est-il pas clair que ce serait là la description la plus immédiate qui se puisse penser ?

69 Sur le sens méthodologique de ce concept, voir Wolfgang Kienzler, *Wittgensteins Wende zu seiner Spätphilosophie (1930-1932)*, op. cit., p. 213 sq.
70 MS 113, 245, WA, V, 134, 1, 19 Mai 1932.

Autrement dit, tout ce qui voudrait être encore plus immédiat devrait forcément cesser d'être une description ? Au lieu d'une description, ce que le mécanisme débiterait alors serait ce son inarticulé par lequel de nombreux auteurs souhaiteraient commencer la philosophie (« Sachant quelque chose de mon savoir, j'ai conscience de quelque chose » [Driesch]⁷¹).

LE MOTIF DU SON INARTICULÉ : RETOUR À L'*AUFBAU*

292

Le motif du son inarticulé doit-il, dès lors, être compris comme une critique du solipsisme méthodologique de l'*Aufbau* ? La colère, dont Wittgenstein témoigne dans une lettre datée du 20 août 1932 adressée à Schlick, envers ce qu'il nomme le « plagiat » de Carnap dans l'article « Physikalismus », peut apparaître comme une confirmation éclatante de la proximité de leurs deux projets : Wittgenstein précise son accusation par un renvoi à l'emprunt de matériaux tiré du *Tractatus* et des discussions orales qu'il a tenues depuis trois ou quatre ans avec Schlick et Waismann. Il s'étonne d'autant plus que son nom ne soit pas mentionné que Carnap insiste sur l'importance de Neurath dans l'élaboration du physicalisme. Il rappelle également que, lors d'une discussion de Carnap avec Waismann, il avait été question de la définition ostensive telle que Wittgenstein l'entendait. Carnap, enfin, aurait repris la notion de l'hypothèse telle que l'auteur du *Tractatus* l'avait caractérisée.

Plutôt que les chefs d'accusation que Wittgenstein énumère, il nous semble que c'est l'attention portée à la structure logique de l'expérience qui rend le programme phénoménologique de Wittgenstein proche de celui, constructionniste, de Carnap. Nous venons de rappeler que Wittgenstein avait poussé jusqu'à sa limite la prise en charge de la forme logique des phénomènes. Or, les lectures récentes de l'*Aufbau* ont suggéré que le projet carnapien se distinguait profondément du programme russellien de *Our Knowledge of the External World* par son néo-kantisme⁷² : loin que

71 WA, V, 133, 2, MS 113, 244/211, 704.

72 Dans *Reconsidering Logical Positivism*, Cambridge, CUP, 1999, Michael Friedman a souligné dans son « *Aufbau* reconsidéré » que l'entreprise

le donné brut fournisse le matériau dont la connaissance objective serait dérivée, le flux primaire de l'expérience est évalué par Carnap à l'aune de sa dimension structurale. Ou pour le dire en d'autres termes, la démarche de constitution ne s'adosse à la phénoménalité que pour en révéler la structure logique. Nous avons vu que la prise en compte de la forme logique des phénomènes conduisait Wittgenstein à soutenir la thèse de l'asubjectivité des données primaires. De même, dans le célèbre §65 de l'*Aufbau*, Carnap précise que le « donné est sans sujet [*subjektlos*]⁷³ ». L'attention portée aux formes logiques qui structurent l'expérience scelle irréductiblement la distance qui sépare ces deux projets d'une phénoménologie d'inspiration husserlienne : la constitution ne passe pas par la relation à un sujet. Pourtant, Carnap doit lui aussi rendre compte de l'articulation des structures logiques au donné. On peut donc se demander si le structuralisme logique de l'*Aufbau* est si neutre qu'il y paraît⁷⁴, et ce d'autant plus légitimement que Carnap donne à la base primaire est le nom de solipsisme méthodologique :

Les expressions "base autopsychique" et "solipsisme méthodique" ne doivent pas être interprétées comme si on posait au commencement une séparation entre le moi, le *ipse* et les autres sujets ou comme si l'un des sujets empiriques était isolé et déclaré sujet cognitif. Au début, il ne peut être question, ni des autres sujets, ni du moi. Ce n'est qu'à un stade tardif et simultanément qu'ils sont constitués l'un avec l'autre⁷⁵.

Il est d'autant plus improbable que Wittgenstein ait minoré le recours de Carnap au solipsisme méthodologique qu'il se réfère dans les

carnapienne doit être rattachée à la tradition kantienne plutôt qu'à l'empirisme britannique et distinguée d'un programme épistémologique. Le lecteur pourra également consulter avec profit l'analyse approfondie d'Alan W. Richardson *Carnap's Construction of the World, The Aufbau and the Emergence of Logical Empiricism*, Cambridge (MA), CUP, 1998.

73 Rudolf Carnap, *Der logische Aufbau der Welt* [désormais abrégé *Aufbau*], § 99, Berlin, Springer, 1928, puis Hamburg, F. Meiner, 1998, trad. fr. Thierry Rivain, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, § 65.

74 Jocelyn Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », dans *Carnap et la construction logique du monde*, *op. cit.*, p. 189-218.

75 *Aufbau*, §65, trad. fr., *op. cit.*, p.140.

manuscrits des années trente à celui que Carnap considère comme le père de cette terminologie : Hans Driesch. Il est vrai que Carnap relativise sa primauté méthodologique en soulignant que la base ego-relatée n'en est qu'une parmi d'autres possibles et qu'il ajoute que ce qui distingue l'*Aufbau* d'autres systèmes de philosophie immanente – et en particulier de l'*Ordnungslehre* de Driesch – tient « dans la conception d'un donné sans moi [*ichlos*]⁷⁶ ». Pour le Carnap de l'*Aufbau*, le « *sum* ne résulte pas du *cogito* : le “je vis” n'implique pas que je sois mais qu'il y ait un vécu. Le moi n'appartient absolument pas à l'expression du vécu fondamental, il n'est constitué que secondairement⁷⁷ ». Il n'en demeure pas moins que la teneur phénoménologique de la constitution témoigne de façon frappante du caractère encore hybride de l'investigation carnapienne. Carnap recourt d'ailleurs à l'*epoché* husserlienne et souligne que les *Erlebnisse* sont acceptés tels qu'ils se donnent :

À l'origine du système de constitution, les vécus doivent être pris comme ils se donnent ; les positions de réalité et d'irréalité qui les accompagnent ne sont pas conservées, mais « mises entre parenthèses » ; on pratique par conséquent la réduction phénoménologique (*epoché*) au sens de Husserl. Il faut définir plus précisément encore le domaine fondamental au sein du psychisme propre, car la qualification de psychique vise aussi le cas échéant l'inconscient. Le domaine fondamental réside seulement dans le conscient au sens large : tous les vécus en font partie, qu'ils soient ou non l'objet d'une réflexion, simultanément ou après coup. C'est pourquoi nous préférons parler du « flux du vécu ». On pourrait aussi qualifier le domaine fondamental de « donné » ; mais il faut alors veiller à ne pas présupposer quelque chose ou quelque un auquel le « donné » soit donné⁷⁸.

Carnap ne situe pas son enquête aux niveaux premiers de la constitution des éléments, mais au niveau de leurs relations fondamentales. Le « structuralisme logique » qu'il adopte se traduit par la primauté de la structure des expériences élémentaires :

76 *Aufbau, Revue de la littérature*, § 65 ; trad. fr. p. 142.

77 *Aufbau*, § 163, « Le problème du Moi » ; trad. fr. p. 270.

78 *Ibid.*, § 64 ; trad. fr. p. 138.

Selon la manière de voir de la théorie de la constitution, on peut présenter les faits ainsi : la suite des vécus est différente pour chaque sujet. Si malgré tout un accord dans la dénomination doit être atteint pour les objets constitués sur la base des vécus, cela ne peut alors avoir lieu en se référant au donné matériel entièrement divergent, mais seulement par la caractérisation formelle des structures d'objet⁷⁹.

On peut toutefois se demander si la construction logique du monde évacue réellement le problème de l'articulation de l'expérience et de la caractérisation formelle des structures d'objet. L'objection d'un solipsisme résiduel ne peut pas être écartée ici d'un revers de main. Si Carnap ne postule pas un moi qui serait donné originairement avec les vécus, il présuppose en revanche la possibilité d'une saisie immédiate qui confère à une classe particulière de vécus un privilège épistémique. Granger soulève une difficulté similaire :

toute la question est alors de savoir si la notion même d'empiricité ne véhicule pas de manière occulte l'opposition intentionnelle à l'objet, qui introduit nécessairement en contrebande la subjectivité. Ainsi la distinction du formel et de l'empirique, dans la mesure où elle intervient dans la constitution même, n'importe-t-elle pas déjà la subjectivité ? S'il en est bien ainsi, il faut admettre que le choix d'une base psychique-propre, qui seule apparemment lui donne sens, n'a donc pas la neutralité souhaitée, cette base n'étant qu'illusoirement *subjektlos*⁸⁰.

Dès le § 2 de l'*Aufbau*, l'entreprise de Carnap est celle d'une reconstruction rationnelle qui n'a rien de génétique. Elle fait l'économie de tout procès purement empirique de la connaissance pour mettre en évidence les conditions de signification de la reconnaissance de tel ou tel objet. Mais à s'en tenir là, la parenté avec une démarche phénoménologique classique tiendrait à la conjonction de l'exigence d'exclusivité du renvoi à

79 *Ibid.*, § 16, p. 15-16, trad. fr. p. 76.

80 Gilles-Gaston Granger, « Le problème de la construction logique du monde », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 37, n° 144-145, 1983, p. 5-36.

l'expérience et du caractère constructif du mode de traitement qui en est donné⁸¹. La substitution des structures comme donné primaire aux atomes de sensations de l'empirisme classique livre la clé de la solidité objective de l'édifice. En effet, Carnap ne se contente pas d'affirmer que l'*Aufbau* n'est pas passible de l'objection de solipsisme telle qu'elle est traditionnellement adressée à l'empirisme, il présente son structuralisme comme la *réponse* même à l'objection de solipsisme :

C'est seulement parce que l'on reconnaît que la science est par essence science des structures et qu'il y a donc une voie de constitution objective à partir du flux individuel du vécu que la forme de système à base auto-psychique peut être admise. On pourrait expliquer bien des résistances manifestées jusqu'ici à l'égard de la base auto-psychique (et du « solipsisme méthodique ») par la méconnaissance de ce fait et de cette voie ; et peut-être aussi bon nombre d'autres formulations pour le sujet initial de la connaissance [*Ausgangssubjekt*], comme par exemple « sujet transcendantal », « sujet de la théorie de la connaissance », « conscience supra-individuelle », « conscience en général », qui sont peut-être à interpréter comme des expédients provisoires, parce que l'on ne voyait aucune manière de dépasser la subjectivité à partir du psychisme propre, point de départ naturel au sens de l'ordre cognitif des objets⁸².

La capacité définitoire de la caractérisation structurelle est déterminée par Carnap de façon purement extensionnelle, ce qui distingue le projet de constitution carnapien de toute constitution proprement phénoménologique. L'auteur de l'*Aufbau* considère en outre que chaque modalité sensorielle à laquelle est assignée une dimensionalité spécifique est ordonnée par la relation de rappel de ressemblance (§ 78). Les données sensorielles sont donc définies sur la base de « leurs places logiques à l'intérieur d'un seul système de connexions conceptuelles⁸³ ». Selon Michael Friedman, le holisme carnapien présente d'étroites affinités avec

81 Jocelyn Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », Sandra Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 194.

82 *Aufbau*, § 66 ; trad. fr. p. 143.

83 *Ibid.*, p. 98.

l'espace logique dans le *Tractatus* et plus particulièrement avec 5. 526 : « On peut décrire complètement le monde au moyen de propositions complètement généralisées, c'est-à-dire par conséquent sans coordonner par avance aucun nom à un objet déterminé ». Certes, Friedman ajoute que le *Tractatus* n'est pas sujet au même type de difficulté que celle sur laquelle achoppe l'*Aufbau* : la méthode de descriptions définies de façon purement structurelle recourt ultimement aux relations « fondées » (§ 154) qui sont introduites comme des classes des notions logiques primitives : elles sont les relations naturelles, expérimentables (*erlebar*). Cette distinction renforce toutefois les affinités étroites entre le programme carnapien et le projet phénoménologique tel que Wittgenstein le présente en 1929. Ils se rapprochent en effet tant par leur structuralisme logique que par le résidu *phénoménologique* qui le grève encore. Dans une dictée à Schlick plus tardive, Wittgenstein démasque dans la tentation de poser un premier fondement une inquiétude typiquement philosophique et la rend solidaire de la réduction des énoncés à des énoncés de base :

Ainsi sommes-nous habitués à faire taire les inquiétudes de l'esprit en réduisant [*zurückzuführen*] certains énoncés à des énoncés plus fondamentaux. Mais si notre inquiétude vient de l'obscurité qui entoure les rapports grammaticaux dans un domaine de langage donné, nous sommes alors d'une part tentés, en vertu d'une vieille habitude, d'appliquer hors propos le remède de leur réduction [*Zurückführung*] à des énoncés fondamentaux, mais d'autre part, nous sentons bien que nous ne pouvons pas utiliser ici un fondement au sens frustré du mot. Nous aimerions commencer en philosophie par quelque chose qui serait le fondement de tout ce qui vient après, de toute science, sans pour autant se borner à n'être que fondement au sens d'un empilement de briques à la base d'une maison. Nous commettons ici une confusion analogue à celle qui pourrait surgir du fait que nous qualifions de fondement d'une maison, tantôt cette couche de briques sous-jacentes, tantôt la solidité de la maison. Et de ce dilemme surgit un besoin de faire commencer la philosophie comme par un son inarticulé⁸⁴.

84 *Dictée, op. cit.*, D (F93), « Sur le caractère de l'inquiétude ».

Wittgenstein noue ici la tentation fondationnaliste à la réduction carnapienne. C'est en effet à l'aspect d'édification et de construction conceptuelles de l'*Ordnungslehre* de Driesch que Carnap a été particulièrement sensible dans l'*Aufbau* dès le § 3 en caractérisant sa méthode comme l'application de la théorie des relations de Russell et Whitehead à l'analyse du réel. La critique de la recherche d'un premier fondement par Wittgenstein est indissociable ici de la critique de la constitution d'un système de concepts qui se ramènent dans leur totalité au donné immédiat. Wittgenstein renvoie dos à dos le recours aux définitions ostensives et son renversement symétrique par une description purement structurelle :

298

La question se pose maintenant de savoir si nous ne pourrions pas nous passer de définitions ostensives ? Ne serait-il pas possible de désigner les objets de la réalité de manière univoque sans montrer un seul d'entre eux ? La réflexion qui suit semble montrer cette possibilité. Si, par exemple, je dois désigner les lieux d'une région géographique, sans jamais déterminer le nom d'un lieu de cette région, en le montrant directement [*Aufweisung*], je n'ai besoin que de dessiner une carte et d'y reporter autant de relations qu'il en faut pour que cette région ne puisse plus être confondue avec une autre et qu'elle se trouve univoquement caractérisée. N'a-t-on pas alors résolu le problème de désigner sans ostension les objets de la réalité, simplement à l'aide de concepts généraux⁸⁵ ?

Wittgenstein fait ici référence à l'exemple de la carte des voies ferrées sur lequel Carnap s'appuyait pour illustrer ce qu'il entend par « caractérisation purement structurelle⁸⁶ ». Or, selon Wittgenstein, cette dernière n'apparaît que comme une solution de repli face à la distinction tracée par Schlick entre le contenu incommunicable et la forme transmissible :

Or, l'on doit à présent redresser cette conception. Ce qui se trouve à sa base est quelque chose d'absolument correct. Encore faut-il dire clairement que le « formel » n'est rien d'autre que ce qui constitue la grammaire. Si l'on

85 *Ibid.* (F98), p. 224 ; trad. fr. p. 113.

86 *Aufbau*, § 14.

déclare : « Il ne s'agit pas de vécus subjectifs, vu que même ainsi ces vécus ne sauraient être comparés », on doit donc se restreindre au formel, parce qu'il n'y a que lui que l'on puisse « contrôler », cela veut seulement dire : pour tout ce qui concerne ce sur quoi nous nous entendons présentement, on doit pouvoir le stipuler par écrit. Ce qui veut dire que la signification d'un mot est précisément ce qui se trouve explicité dans la définition de la signification (et non ce que l'on y éprouve par là même)⁸⁷.

On comprend mieux, dès lors, pourquoi la référence à Driesch intervient alors que Wittgenstein commence à émettre des doutes sur la validité du projet de langage phénoménologique : au moment où Wittgenstein renonce à fonder le langage ordinaire sur un langage premier, il prend pour cible la tentative apparentée de comprendre les articulations conceptuelles comme une totalité qui formerait un système fondé sur une base première. La critique qui semblait viser au premier chef le programme de l'*Aufbau* est ici tout à la fois une autocritique, une critique du fondationnalisme inhérent à l'entreprise phénoménologique et une critique du solipsisme méthodique. En outre, le motif du son inarticulé livre une première matrice de la critique d'un langage privé qui formera le cœur des *Recherches philosophiques*. En effet, Wittgenstein prend l'exact contre-pied de Driesch quand il affirme que « ce son vocal inarticulé ne soutiendrait aucune liaison avec le reste du langage et que rien ne s'ensuivrait ». Il attaque les présupposés d'une remontée philosophique en deçà des catégories du langage ordinaire qui prétend les fonder et les justifier : le vécu ne saurait constituer un premier fondement, pas plus que la philosophie n'est un savoir du savoir, un savoir qui se réfléchit dans la contemplation intérieure des modes de conscience derniers et indivisibles. Driesch est le prétexte à une critique de Carnap : la cible n'est dès lors plus tant son inspiration fichtéenne que son expression structurale par laquelle Wittgenstein a été lui-même tenté au début des années trente. Aussi l'accusation de plagiat est-elle ramenée à une plus juste mesure, qui est philosophique : par la reprise

87 *Dictée, op. cit.*, (F98), p. 227-228 ; trad. fr. p. 114-115.

du motif du son inarticulé⁸⁸, Wittgenstein a fait la part du programme phénoménologique initial et de la description de la grammaire du langage ordinaire. Le tournant grammatical est donc engagé.

LE TOURNANT GRAMMATICAL

300

Il nous reste à mettre en évidence que ce tournant qui se réalise pleinement dans les *Recherches* prend la relève d'une ambition transcendante. Nous avons vu qu'avec l'abandon de son projet phénoménologique, Wittgenstein renonçait au fondationnalisme pour adopter une caractérisation de la grammaire qui met en évidence les possibilités des phénomènes. C'est donc ce déplacement des *conditions de possibilité* aux seules *possibilités* – ou encore des conditions de possibilité aux « conditions de notre langage⁸⁹ » – qui est crucial pour comprendre la méthode des jeux de langage mise en œuvre dans les *Recherches*. Selon la caractérisation de Charles Travis, un *jeu de langage* est une façon spécifiée que les mots ont de s'intégrer à la vie⁹⁰. Les jeux de langage rendent ainsi manifestes les connexions conceptuelles que nous partageons au sein d'une même forme de vie. Dans la mesure même où nous les partageons sans les réfléchir et sans y réfléchir, le travail du philosophe repose en une grande partie sur « l'appel à une imagination projective » qui suspend temporairement l'adhésion aux concepts familiers dans le but de faire apparaître tout à la fois leur étrangeté et leurs contours : « Notre méthode n'est pas simplement d'énumérer des usages existants, mais plutôt d'en inventer délibérément de nouveaux, et certains d'entre

88 Dont le point d'aboutissement se trouve dans les *Recherches philosophiques*, *op. cit.*, §261.

89 RP §130: « Nos jeux de langage clairs et simples ne sont pas des études préparatoires pour une réglementation future du langage – ce ne sont pas de premières approximations, qui ne tiendraient compte ni du frottement ni de la résistance de l'air. Les jeux de langage se présentent plutôt comme des *objets de comparaison*, qui doivent éclairer, au moyen de ressemblance et de dissemblances, les conditions qui sont celles de notre langage ».

90 Charles Travis, *Les liaisons ordinaires*, Paris, Vrin, 2003, p.29.

eux à cause de leur apparence absurde⁹¹. » Les jeux de langage que le grammairien dessine littéralement sous nos yeux *modélisent* nos usages en inventant d'autres possibilités d'articulation entre les concepts et la vie. Cette modélisation grammaticale restitue les contextes d'emploi et les manières d'agir au sein desquels nos mots prennent leur sens. Apprendre à parler, c'est apprendre à être initié à des formes de vie et apprendre à ancrer ce que nous disons dans ces formes de vie. La description grammaticale est arrimée à cette inscription vitale de nos concepts et aux mots que nous avons pour les dire. Elle possède le pouvoir d'apaiser les troubles grâce à cette capacité synoptique qui est la sienne, par la mise en ordre de nos concepts. La description grammaticale permet de retrouver notre prise sur le réel qui n'a pas une valeur instrumentale ou pratique, mais exprime notre connaissance de ce qui est. Elle est guidée par le problème précis qui suscite l'enquête et met en évidence ce qui n'est pas empirique dans nos usages et les régule *a priori* et avec nécessité. Pour le second Wittgenstein, dégager l'aprioricité et la nécessité de nos usages, c'est exactement dégager l'essence, ce qu'une chose, une activité, un processus est, en les séparant du flux des pratiques. Et cette mise en évidence qui nous conduit à voir nos usages (puisque « le grouillement de la vie » les masque par définition à nos propres yeux) sous l'aspect de leur nécessité (qui s'impose à nous), c'est ce qu'accomplit le philosophe au travail, ou comme l'écrit le plus souvent Wittgenstein, « le travail de la philosophie » (*die Arbeit der Philosophie*). Fournir la synopsis ou la cartographie des usages d'un concept donné, c'est d'un seul tenant *dénouer* la tension ou la crispation du problème et trouver comment *renouer* avec l'effectivité des usages. « Si se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie⁹² », les formes de vie ne viennent pas simplement remplacer la question *quid juris* ? kantienne, ou se substituer à elle en maintenant le cadre transcendantal du questionnement. Le sens du possible mis en œuvre dans la méthode grammaticale s'appuie sur les ressources de l'imagination dans le but de faire apparaître les contours

91 *Le Cahier bleu*, trad. fr. Marc Goldberg & Jérôme Sackur, Paris, Gallimard, 1996, p. 71.

92 RP §19.

de nos concepts, faire voir ce qui n'était pas vu, faire voir autrement ce qui n'était plus vu parce que trop familier, parce que devenu invisible à force d'une trop grande visibilité. Comme l'écrit Jacques Bouveresse dans *L'Animal cérémoniel* :

alors que les philosophes transcendants eux-mêmes ont tendance, par manque d'imagination, à réfléchir essentiellement sur les conditions de possibilité de ce qui *est*, la méthode préconisée par Wittgenstein est celle qui consiste à mettre en évidence l'existence d'*autres* possibilités, sans se préoccuper directement de savoir si leur réalisation est possible, plausible ou souhaitable. « Comme il est difficile pour moi, écrit Wittgenstein, de voir ce qui est *devant mes yeux* ! » Voir comment les choses sont, c'est en effet toujours voir comment elles pourraient ne pas être, et finalement s'étonner qu'elles soient ce qu'elles sont. Pour échapper à la rigidité du point de vue qui a tendance à s'imposer comme étant le seul possible, il faut inventer des analogies et des comparaisons inédites, qui nous permettent de voir sous un autre jour, c'est-à-dire de recommencer à voir, les phénomènes apparemment les mieux connus⁹³.

Cet élargissement du sens du possible est conquis sur la méthode transcendantale : « Rien n'est en vérité si important, remarque Wittgenstein, que la formation de concepts fictifs, qui, pour la première fois, nous apprennent à comprendre les nôtres⁹⁴ ». Le refus du fondationnalisme débouche chez le second Wittgenstein sur une mise au travail constante, sans relâche et nouvelle de ce sens du possible : « Ce qui définit la philosophie comme recherche fondamentale est la capacité de percevoir le réel sur un fond de possibilité beaucoup plus large que celui de la conception usuelle » [ibid.]. Cette émancipation du sens du possible de l'état des conditions de possibilités et d'une méthode transcendantale au sens le plus traditionnel, c'est en effet ce

93 L. Wittgenstein, *Remarques sur le Rameau d'or de Frazer*, trad. J. Lacoste, suivi de « L'Animal cérémoniel : Wittgenstein et l'anthropologie » par J. Bouveresse, Lausanne, L'Âge d'homme, 1982, p. 52-53.

94 *Ibid.*, p.74.

que « l'événement-Wittgenstein⁹⁵ » a de plus libérateur. Au terme de ce parcours, cette recommandation peut paraître bien éloignée de « ce qu'il faudrait dire à Königsberg⁹⁶ ». Nous espérons toutefois avoir montré que cette prise de distance à l'égard de « la question transcendantale » résulte d'une décision philosophique dont Wittgenstein a pleinement mesuré les enjeux.

95 Nous reprenons ici le titre d'un chapitre de S. Cavell, *Philosophy the day after tomorrow*, Cambridge (Mass.), the Belknap press, 2005, trad. Nathalie Ferron, Paris, Fayard, 2011.

96 Waismann devait présenter à Königsberg la philosophie des mathématiques de Wittgenstein. Je tiens à remercier vivement Jean-Baptiste Fournier et Laura Tavernier de leur patience et de leur engagement pour redonner aux questions débattues dans ce volume toute leur importance et leur portée.

INDEX

- A** _____
Agamben, Giorgio 70, 84, 85.
Angelelli, Ignacio 82.
Aristote 51, 53-56, 58, 60, 61, 73,
133, 146, 197, 359.
Audi, Paul 275-277.
- B** _____
Bachelard, Gaston 243, 305-307,
311-313, 317, 321, 322, 328-330,
334.
Barsotti, Bernard 307.
Baumgarten, Alexander Gottlieb
80, 81, 91.
Benoist, Jocelyn 46, 51, 218, 219,
228, 229, 294, 296.
Bergson, Henri 234.
Bernet, Rudolf 228, 229.
Biard, Joël 57.
Biemel, Walter 33, 34.
Bitbol, Michel 17, 18, 232, 338-340,
345-458, 362.
Boltzmann, Ludwig 278-281.
Bolzano, Bernard 236, 345.
Borel, Émile 239-242.
Bouwsma, Oets Kolk 286, 288.
Brampton, Charles Kenneth 58.
Brentano, Franz 226.
- C** _____
Campbell, Norman Robert 177.
Carnap, Rudolf 216, 217, 235, 262,
264, 269-271, 273, 292-299, 305-
334.
Cavaillès, Jean 236, 239, 240.
Cavell, Stanley 303.
Conant, James 270-272.
Cohen, Hermann 193, 195, 341.
Courtine, Jean-François 79, 120.
Couturat, Louis 175.
- D** _____
Dedekind, Richard 236, 237.
Desanti, Jean-Toussaint 237, 238,
257.
Descartes, René 26, 46-48, 51, 52,
55-57, 85, 111, 142, 268.
Descombes, Vincent 229.
Diamond, Cora 270, 272, 273.
Diderot, Denis 85, 87.
Duchesneau, François 146, 147.
Duhem, Pierre 164.
- F** _____
Farges, Julien 214, 228-230, 235.
Ficara, Elena 84.
Fichte, Johann Gottlieb 8, 10, 12,
24, 25, 31, 32, 34, 41-43, 83, 219,
299, 339, 341-346, 352, 353, 358,
360, 361.
Fink, Eugen 29, 33, 36, 37.
Fournier, Jean-Baptiste 158, 214,
235, 262.
Friedlander, Eli 264, 265.

Friedman, Michael 159, 293, 295,
297, 305.

G

Galilei, Galileo 56, 57, 85, 105, 106,
155, 266, 230, 330, 332, 360, 361.

Genova, Anthony 146.

Gentzen, Gerhard 253.

Gilson, Étienne 54.

Gödel, Kurt 252, 254.

Grandjean, Antoine 98, 132, 150,
166, 167.

Granger, Gilles-Gaston 272, 273,
295, 296.

Grapotte, Sophie 82, 83.

H

Habermas, Jürgen 14, 108, 109,
113, 124, 125, 341, 344-346.

Hacker, Peter 265-268, 271, 272.

Hartogs, Friedrich M. 256.

Heidegger, Martin 14, 36, 47, 48,
51, 52, 65, 97, 114, 118, 119, 121,
123-125, 193, 194, 222, 223, 230,
233, 305, 354.

Heinzmann, Gerhard 240, 241,
256.

Helmholtz, Hermann von 10, 11,
15, 16, 158, 177, 191, 193-195, 197-
204, 207, 208, 210, 211, 213-222,
341.

Hilbert, David 249-254, 326.

Hinske, Norbert 72, 76, 80.

Hintikka, Jaakko 278, 281.

Hölder, Otto 177.

Honnfelder, Ludger 78, 79.

Husserl, Edmund 8, 10-17, 25-37,
45-47, 49, 51, 58-65, 97, 98, 114-
118, 120-125, 202, 214, 215, 221,
225-238, 242-248, 252, 253, 255-

257, 264, 277-279, 293, 294, 305-
334, 338, 339, 341, 346, 353, 355.

I

Ingensiep, Hans Werner 142.

K

Kafka, Franz 277.

Kant, Immanuel 7-18, 23-25, 30,
31, 34, 45-52, 57, 58, 61-65, 67-93,
97-107, 111-116, 119, 120, 123,
125, 127-143, 145-151, 157-177,
184, 185, 187-199, 202, 203, 207,
211, 212, 218, 220-223, 227, 237-
239, 242, 256, 261-268, 272, 273,
275, 277, 281, 292, 293, 301, 305-
307, 311, 315-320, 325-329, 335-
364.

Kepler, Johannes 56, 59, 60.

Kienzler, Wolfgang 288, 291.

Knoepffler, Nikolaus 70.

Krantz, David 177.

Krause, Albrecht 193.

Kuratowski, Casimir 256.

L

Leclercq, Bruno 241.

Leibniz, Gottfried Wilhelm 62, 64,
65, 133, 138-142, 144, 174, 176,
177, 187, 188.

Lequan, Mai 102, 175.

Locke, John 57, 133, 138, 146.

Luce, Duncan 177.

Lukács, Georg 67.

M

Mach, Ernst 277, 278, 280-284, 313.

Malabou, Catherine 142, 145, 146,
149, 150, 341, 349.

Meillassoux, Quentin 338-340,
345-347, 351, 353, 355-363.

Mensch, Jennifer 149.
 Moore, George Edward 266.
 Mundy, Brent 182.

N _____
 Narboux, Jean-Philippe 273.
 Natorp, Paul 227, 234, 237, 256.
 Nietzsche, Friedrich 68, 121.

O _____
 Oberhausen, Michael 139, 151.
 Ockham, Guillaume d' 53, 57, 58.

P _____
 Paccioni, Jean-Paul 81.
 Pascal, Blaise 52.
 Pears, David 265, 272.
 Perrin, Denis 286.
 Pierobon, Frank 158.
 Pinder, Tillmann 72.
 Pradelle, Dominique 51, 52, 64, 99,
 107, 119, 202, 214, 225, 229, 232,
 235, 236, 239, 246, 248-253, 256.
 Puech, Michel 76

R _____
 Rang, Bernhard 326.
 Richardson, Alan W. 293.
 Riemann, Bernhard 16, 192, 194,
 204, 205, 207, 251.
 Rivenc, François 228, 229, 240, 241.
 Rivero, Gabriel 84.
 Romano, Claude 228, 229.
 Rouilhan, Philippe de 240, 241.
 Russell, Bertrand 240, 251, 268,
 269, 298, 307, 319.

S _____
 Schiller, Friedrich von 93.

Schleiermacher, Friedrich 246,
 247, 353.
 Schopenhauer, Arthur 263, 274,
 275, 277.
 Sgarbi, Marco 82.
 Stiegler, Barbara 275.
 Sullivan, Peter 272.
 Suppes, Patrick 177.
 Swoyer, Chris 182, 183.

T _____
 Tarski, Alfred 256.
 Tengelyi, László 33.
 Thomas-Fogiel, Isabelle 344, 353,
 359, 360.
 Travis, Charles 300.
 Tversky, Amos 177.

V _____
 Vleeschauwer, Herman Jean de
 145.
 Vollrath, Ernst 80.
 Vuillemin, Jules 158, 307, 320, 322.

W _____
 Weininger, Otto 263.
 Wigner, Eugene 155.
 Wittgenstein, Ludwig 16, 17, 45,
 221, 250, 261-278, 283-293, 297-
 303, 327.
 Waismann, Friedrich 278, 292, 303.
 Wolff, Christian 80-82, 132.
 Wolff, Francis 196.
 Wubnig, Judy 146.
 Wundt, Max 76.

Z _____
 Zermelo, Ernst 239-242, 254, 256.
 Zöllner, Günter 139, 142, 145, 146,
 149.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|---|
| Porter le transcendantal à sa limite Jean-Baptiste Fournier & Laura Tavernier | 7 |
|--|---|

PREMIÈRE PARTIE

Les limites métaphysiques du transcendantal

| | |
|--|----|
| Le transcendantal et le spéculatif Alexander Schnell..... | 23 |
| La question de l'existence du monde a-t-elle un sens ? Édouard Mehl..... | 45 |
| <i>Aufklärung</i> et <i>Philosophia transcendentalis</i> . Kant et la genèse de la problématique transcendantale Mehdi Rousset | 67 |

DEUXIÈME PARTIE

Les limites empiriques du transcendantal

| | |
|--|-----|
| L'idée d'un transcendantal historique a-t-elle un sens ? Raphaël Authier..... | 97 |
| « Pour ainsi dire un système de l'épigenèse de la raison pure » : des catégories comme « premiers principes <i>a priori</i> spontanément pensés » Antoine Grandjean | 127 |

TROISIÈME PARTIE

Les limites épistémologiques du transcendantal

| | |
|--|-----|
| Fonder la mathématisation de la nature : abduction ou analyse transcendantale ? Julien Tricard..... | 155 |
| Reformatages et limites empiristes du transcendantal dans la philosophie de la connaissance de Hermann von Helmholtz Jean-Baptiste Fournier..... | 191 |
| La constitution des idéalités mathématiques est-elle transcendantale ? Dominique Pradelle..... | 225 |

392

QUATRIÈME PARTIE

Les limites historiques du transcendantal

| | |
|--|-----|
| Grammatical ou transcendantal ? Le sens du possible sans conditions Élise Marrou..... | 261 |
| Sur la contingence du donné : Carnap et Husserl Bernard Barsotti..... | 305 |
| Penser les limites, illimiter la pensée Isabelle Thomas-Fogiel..... | 335 |
| Bibliographie..... | 365 |
| Auteurs..... | 381 |
| Index..... | 387 |
| Remerciements..... | 390 |
| Table des matières..... | 391 |